

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1998

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☒ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☒ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☒ Showthrough / Transparence
- ☐ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x	14x	18x	22x	26x	30x
☐	☐	☐	☒	☐	☐
12x	16x	20x	24x	28x	32x

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

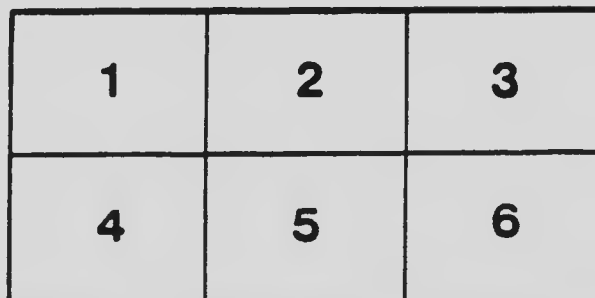
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ➡ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

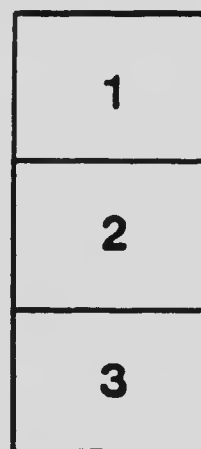
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon la cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ➡ signifie "À SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



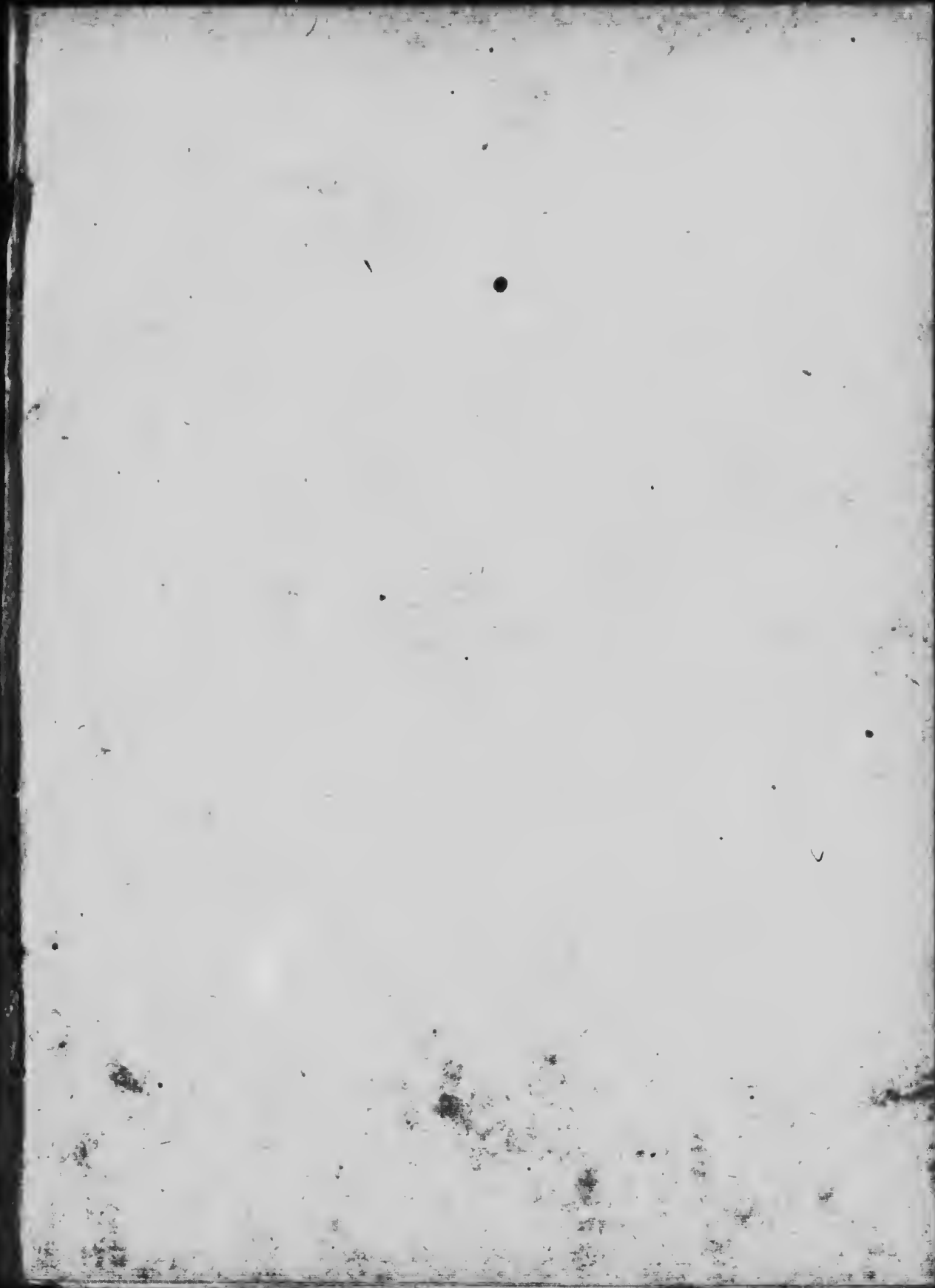
Prix: 25 sous



845-

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79, RUE SAINT-JACQUES, 79

1919





CONTES CANADIENS

No. 1552

LES LUTINS

PAR

LOUIS FRECHETTE

SUIVI DE

FORTUNE BELLEHUMEUR, par Paul STEVENS

LEGENDE DU ROCHER DE PERCE, par FRANÇOISE

GRENON, par E.-Z. MASSICOTTE

LA VOIX DU PEUPLE, par A.-D. DE CELLES



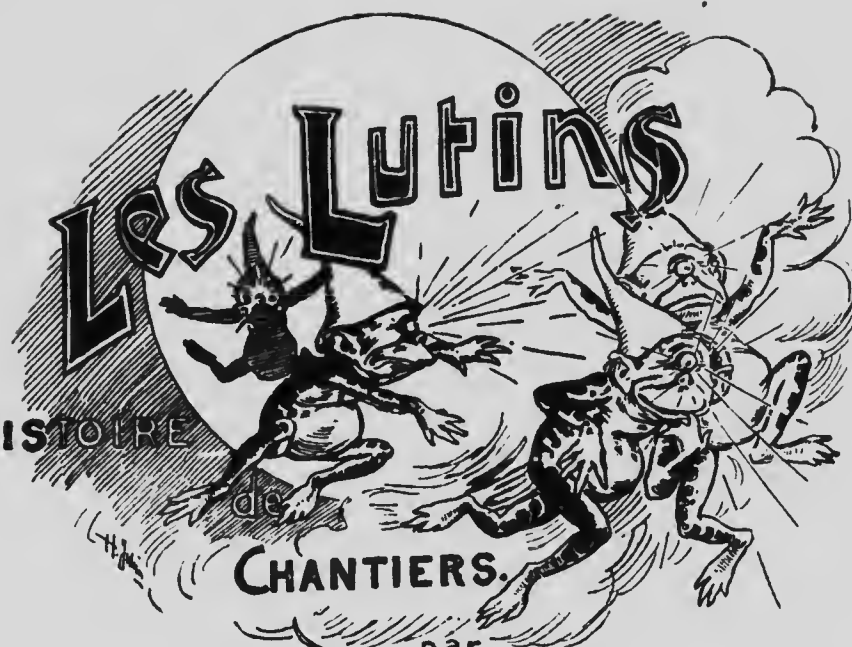
MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE

79, rue Saint-Jacques, 79

Droits réservés, Canada, 1919, par
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE, Montréal.

LES LUTINS



Les Lutins

HISTOIRE
de
CHANTIERS.

par
Louis Fréchette

—Les lutins, les enfants ? Vous demandez si je connais c'que c'est que les lutins ? Faudrait pas avoir roulé comme moi durant trente belles années dans les bois, sus les cages et dans les chanquiers pour pas connaître, de fil en aiguille tout c'que y a à savoir sus le compte de ces espèces d'individus-là. Oui, Jos Violon connaît ça, un peu !—

Il va sans dire que c'était précisément Jos Violon lui-même, notre conteur habituel, qui avait la parole, et qui se préparait à nous régaler d'une de ses histoires de chaniers dont il avait été le témoin, quand il n'y avait pas joué un rôle décisif.

— Qu'est-ce que c'est d'abord, que les lutins ? de-



Témoin c'te jeune mariée qu'ils ont proménée toute la nuit de ses nocces à cheval.

manda quelqu'un de la compagnie. C'est-y du monde ? C'est-y des démons ?

— Ca, par exemple, c'est plusse que je pourrais vous dire, répondit le vétéran des pays d'en-haut. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut pas badiner avec ça. C'est pas comme qui dirait absolument malfaisant, mais quand on les agace, ou qu'on les interbo-lise trop, faut s'en défier. Y vous jouent des tours qui sont pas drôles : témoin c'te jeune mariée qu'ils ont promenée toute la nuit de ses nœces, à cheval, à travers les bois, pour la remener tout essoufflée et presque sans connaissance, à cinq heures du matin. Je vous demande un peu si c'est des choses à faire !

D'abord, les lutins, tous les ceuses qu'en ont vu, moi le premier, vous diront que si c'est pas des démons, c'est encore ben moins des enfants-Jésus. Imaginez des petits bouts d'hommes de dix-huit pouces de haut, avec rien qu'un oeil dans le milieu du front, le nez comme une noisette, une bouche de ouaouaron fendue jusqu'aux oreilles, des bras pi des pieds de crapauds, avec des bedaines comme des tomates et des grands chapeaux pointus qui les font r'sembler à des champignons de printemps.

Cet œil qu'ils ont comme ça dans le milieu de la physiologie flambe comme un vrai tison ; et c'est ce qui les éclaire, parce c'te nation-là, ça dort le jour, et la nuit ça mène le ravaud, sus vot'respèque. Ça vit dans la terre, derrière les souches, entre les roches, surtout sour les pavés d'écurie, parce que, s'ils ont un penchant pour quèque chose, c'est pour le chevaux.

Ah ! pour soigner les chevaux, par exemple, y a

pas de maquignons dans la Beauce pour les matcher. Quand ils prennent un cheval en amiquié, sa man-



Baptiste Lanouette dit Pain-d'épices.

geoire est toujours pleine, pi faut y voir luire le poil! Un vrai miroir, les enfants, jusque sour le ventre. Avec ça, la crinière et la queue fionnées comme n'importe queu toupet de créature; faut avoir vu ça comme moi. Ecoutez ben c'que je m'en vas vous raconter, si on veut tant seulement me donner le temps d'allumer.

Et, après avoir soigneusement allumé sa pipe à la chandelle, et débuté par son préambule ordinaire: "Parli, parlo, parlons," etc., le vieux narrateur entama son récit dans sa formule accoutumée:

— C'était donc pour vous dire, les enfants, que c'tannée-là, j'étiols allés en hivernement sur la rivière au Chêne, au service du vieux Gilmore, avec une gang de parcheux nous ramassée dans les hauts de la Pointe-Lévis, et dans les Foulons du Cap-Blanc.

Quoique not' chanquier fût dans les environs du Saint-Maurice, le père Gilmore avait pas voulu entendre parler des rustauds de Trois-Rivières. Y voulait des travailleurs corrects, pas sacreurs, pas ivrognes et

pas sorciers. Des coureux de chasse-galerie, des hur-lots qui parlent au diable et qui vendent la poule noire, il en avait assez, à qui paraît.

En sorte qu'on était tous d'assez bons vivants, malgré qu'on n'eût pas occasion d'aller à la basse messè tous les matins.

Comme vous devez le savoir, les enfants, la rivière au Chêne, c'est pas tout à fait chez le voisin, comme on dit : mais c'est pas au diable vert non plus. En partant de Trois-Rivières, on se rend là dans deux jours et demi faraud : et comme le trajet s'y oppose pas, ça vous donne la chance d'emmen-
ner des chevaux avec vous autres pour le charriage.

Le boss s'en était gréyé de deux, avant de partir. Un grand noir à moitié dompté, avec une petite pouliche cendrée, fine comme une soie. Belzémire qu'a s'appelait. Une anguille dans le collier, les enfants, épi une vraie poussière sur la route. Je vous dis que c'était snug c'te petite bête-là ! Tout le monde l'aimait, C'était à qui d'nous autres volerait un morceau de sucre à la cambuse pour y donner.

Je vous ai t'y dit que le grand Zébe Roberge faisait



Un bon garçon comme vous savez,
Zébe Roberge.



partie de not gang? Eh ben, c'était lui qu'était chargé de l'écurie, autrement dit, de faire le train. Un bon garçon comme vous savez, Zébe Roberge. Et comme je venions tous les deux de la même place, j'étions une paire d'amis, et le dimanche, dans les beaux temps, j'allions souvent fumer la pipe ensemble à la porte de l'étable, en prenant ben garde au feu, ocmme de raison.

— Père Jos, qu'y me dit un jour, croyez-vous aux lutins, vous ?

— Aux lutins ?

— Oui.

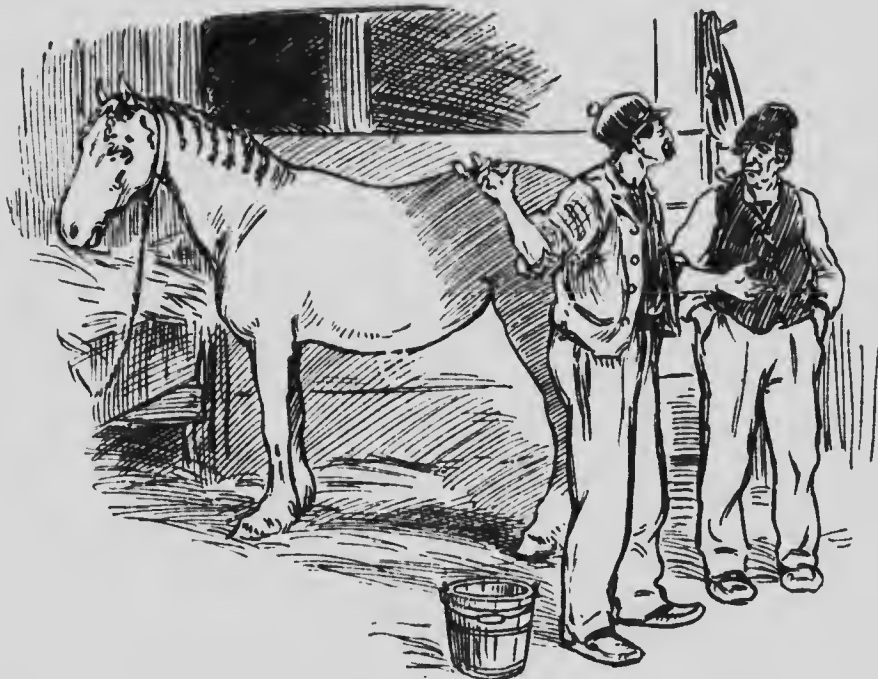
— Pourquoi c'que tu me demandes ça ?

— Y croyez-vous ?

— Dame, c'est selon, que je dis; c'est pas de la religion, ça on n'est pas obligé d'y croire.

— C'est ce que je pensais étout moi, que dit Zébe Roberge; je me disais aussi: "C'est selon." Eh ben, écoutez ! c'est pas de la religion, c'est vrai; mais, que le bon Dieu me le pardonne ! je commence à y croire tout de même, moi.

- Aux lutins ?
- Aux lutins !
- Tu dis ça pour rire ?
- Pantoute ! Tenez, mettez-vous à ma place, père Jos. Tous les lundis matin, depuis quèque temps, j'ai



Il y manquait que des pends-d'oreilles pi une épinglette.

beau me lever de bonne heure, devinez quoi c'que je trouve à l'écurie !

— Dame...

— Vrai comme vous êtes là, j'y comprends rien. Belzémire est déjà toute soignée, plein sa crèche de foin, plein sa mangeoire d'avoine, le poil comme un

satin, mais tout essoufflée comme si a venait de faire quinze lieues d'une bauche.

— Pas possible !

— Ma grande vérité ! Ca m'a chiffonné la compréhension d'abord ; mais j'en ai pas fait trop de cas, parce que j'avais pas remarqué le principal : à la clarté d'un fanal, comme de raison, on peut pas tout voir. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, par exemple, c'est quand j'ai entendu, lundi dernier, France Lapointe qui disait à Pierre Fecteau : "Regarde-moi donc comme le grand Zèbe a soin de sa Belzémire ! Si on dirait pas qu'y passe son dimanche à la pomponner pi à la babichonner !" En effette, père Jos, la polissonne de jument avait la crigne épi la queue peignées, ondées, frisstées, tressées, je vous mens pas, que c'en était... criminel. Je me dis en moi-même : "V'là queuque chose de curieux. Faudra surveiller c't'affaire-là."

— As-tu ben surveillé ?

— Toute la semaine suivante, père Jos.

— Et puis ?

— Rien !

— Et le lundi matin !

— Toujours la même histoire ; la jument les flancs bandés comme un tambour ; et le crin... Entrez voir, père Jos, il est pas encore défrisé.

Parole de Jos Violon, les enfants, en apercevant ça, y me passait comme une souleur dans le dos. J'appelle pus ça frisé : on aurait juré que la vingueuse de pouliche était pommagée comme pour aller au bal. Il y manquait que des pends-d'oreilles avce une épinglette. On se demandait, nous deux Zèbe, c'que ça voulait

dire, quand on entendit, du côté de la porte, une voix qui nous traitait d'imbéciles. On se retourne, c'était Pain-d'épices qui venait d'entrer.



Nous v'lons partis à trembler comme deux feuilles.

Pain-d'épices, les enfants (je sais pas si je vous en ai parlé) était une espèce d'individu qu'avait toujours la pipe au bec, un homme des Foulons qui s'appelait Baptiste Lanouette, mais que les camarades avaient surnommé Pain-d'épices, on sait pas trop pourquoi. Un bon garçon, je cré ben, mais un peu sournois, à ce qu'y me semblait. Il s'approchit de nous autres sus le bout des pieds, et nous soufflit à l'oreille :

— Vous voyez pas que c'est les lutins !

— Hein !

— Vous voyez pas qu'elle est soignée par les lutins ?
C'est pourtant ben clair.

— Zèbe Roberge tournaillait sa chique dans sa bouche, l'air tout ébaroui.

— J'étais justement en train de parler de d'ça au père Jos, qu'y dit.

— T'ut, tut ! fit Pain-d'épices, faut pas faire le capon comme ça. Y a pas de doute que y a quèque sortilège de c't'espèce-là au fond du sac... J'ai quasiment envie, moi, d'envoyer toute ma conçarne au... Ils t'ont pas fait mal depuis le commencement de l'hiver les lutins. Eh ben, laisse porter. C'est pas malfaisant, ni vlimeux. Parles-en pas seulement. Si on se mêle pas de leux affaires, y a pas de soin avec eux autres. Je connais ça, moi, les lutins ; j'en ai vu ben chux mon défunt père, qu'était charrequier.

Je vous dirai ben, les enfants, c't'histoire-là me chicotait un peu.

— C'est ben correct tout ça, que je dis à Zèbe Roberge, le lendemain au soir. Mais ça me déplairait pas d'en voir, moi, des lutins. Y a pas de mal ; c'est pas dangereux ; et pi j'ai entendu dire que quand on pouvait en poigner un, c'était fortune faite ; de l'argent à jointées ! Quand c'est une femelle surtout — c'est ce qu'est arrivé à un gros marchand de la Rivière-Ouelle — on peut l'échanger pour un baril plein d'or. Dis donc, Zèbe, si on était assez smart, tu comprends...

Zèbe avait commencé d'abord par faire la grimace ; mais quand il entendit parler du baril plein d'or, je vis

que ça commençait à y tortiller le caractère. Enfin, pour piquer au plus court, on décida de se cacher tous les deux dans l'étable, le dimanche au soir, et de watcher les diabolins quand ils viendraient faire leurs manigances avec la Belzémire.

Comme de faite, le dimanche au soir arrivé, dès sept heures et demie, nous v'lont nous deux, Zèbe Roberge, accroupis dans un coin de l'écurie, derrière un quart de son pi deux bottes de paille, pendant que not' fanal (faullait ben voir clair, c'pas) paraissait avoir été oublié sus sa tablette, en arrière de la pouliche.

On fut pas longtemps à l'affût. Il était pas encore huit heures, quand on entendit comme une espèce de petit remue-ménage qu'a ait l'air de venir dret d'au-dessous de nous autres. Nous v'lont partis à trembler comme deux feuilles; on a beau être brave, c'pas...

Jos violon pi une poule mouillée, ça fait deux, vous savez ça; eh ben, je sais pas ce qui me retint de prendre la porte pi de me sauver. Faut que ça soit Zèbe, qui me retint, parce que je m'aperçus qu'il avait la main frette comme un glaçon. Je le crus sans connaissance. Surtout quand je vis, à deux pas de not' cachette, devinez quoi, les enfants! un des madriers du plancher qui se soulevait tout doucement comme s'il avait été poussé par en-dessous. Ça pouvait pas être des rats: on fit un saut, comme de raison. Crac! v'là le madrier qui se replace, tout comme auparavant. Je crus que j'avais rêvé.

— As-tu vu? que je dis tout bas à Zèbe.

C'est à peine s'il eût la force de me répondre:

— Oui, père Jos; j'sommes finis, ben sûr!

— Bougeons pas ! que je dis, pendant que Zèbe, qu'était un bon craignant Dieu, faisait le signe de la croix des deux mains.

Tout d'un coup, v'là la planche qui recommence à remuer ; épi nous autres à regarder. C'te fois-citte on avait not' en belle le trou se montrait tout à clair à la lueur de not' fanal. D'abord on vit r'soudre le bout à pic d'un chapeau pointu, puis un grand rebord à moitié rabattu sus quèque chose de reluisant comme une



Et moi qui prends la porte et pi mes jambes suivi par mon associé qu'était loin de penser aux jointées d'argent et aux barils d'or, je vous en signe un papier.

braise, qui nous parut d'abord comme une pipe allumée, mais que je compris plus tard être c't'espèce d'oeil fiambant que ces racces-là ont dans le milieu du front. Sans ça, ma grand' conscience du bon Dieu, j'aurais quasiment cru reconnaître Pain-d'épices avec son brûle-gueule. C'que c'est que l'émagination ! j'crus même l'entendre marmonner : "Quins, Zèbe qu'a oublié d'éteindre son fanal !"

Je fis ni une ni deux, j'mis la main dans ma poche pour aveindre mon chapelet. Bang ! v'là mon couteau à ressort qui timbe par terre, Zèbe qui jette un cri, le chapeau pointu qui disparaît, et moi qui prends la porte et pi mes jambes, suivi par mon associé, qu'é-

tait loin de penser aux jointées d'argent et aux barils pleins d'or; je vous en signe mon papier.

Vous pourrez vous imaginer, les enfants qu'on fut pas pressé de parler de notre aventure. Y avait pas de danger qu'on risquit de se mettre dans les pattes de c'te société infernale qu'on avait eu juste le temps de voir en échantillon. On savait c'qu'on voulait savoir, c'pas; c'était pas la peine de mettre toute la sara-bande à nos trousse. On laissait marcher les affaires tel qu'ae c'était parti.

Tous les lundis matin, Zébe trouvait Belzémire ben soignée, et sa toilette faite. Ça fut ben pire au jour de l'an, par exemple; ce jour-là pas de Belzémire! a reparu dans son part que le lendemain matin, fraîche comme une rose. Quoi c'quelle était devenue pendant ce temps-là ? Pain-d'épices,

qu'avait passé la journée à la chasse, nous jurit sus sa grand' conscience, qu'il l'avait vue filer au loin pardessus les âbres comme si le diable l'avait emportée.

Je m'informais de temps en temps de ce qui se passait; mais sitôt que j'ouvrais la bouche là-dessus :

— Je vous en prie, père Jos, que me disait le grand Zébe, parlons pas de d'ça, c'est mieux. Chaque fois que je mets le pied dans l'écurie, je tremble toujours de



Pain-d'épices nous jure sus sa grande conscience qu'il l'avait vu filer au loin pardessus les arbres comme si le diable l'avait emporté.

voir la gueuse de planche se lever et le maudit chapeau pointu se montrer. On est pas près de me revoir par icitte; tout le Saint-Maurice est ensorcelé, qu'on dirait!

Jos Violon était pas pour le démentir, les enfants; parce que, aussi vrai comme vous êtes là, je ne sais pas si c'est à cause du voisinage de Trois-Rivières, mais



Tout le monde arrimit son petit bagage.

j'ai jamais passé un hivernement dans les environs du Saint-Maurice, sans qu'il nous arrivit quèque vilaine traverse.

Quoi qu'il en soit, comme dit M. le curé, le printemps arrivé, on se fit pas prier pour prendre le bord d'en bas. Les rafts étaient parées, tout le monde arrimit son petit bagage pour se mettre en route. Les cloques, les casques, les raquettes, les outils, les fusils, les pièges, le violon de Fifi Labranche, le damier à Bram Couture, exétera, exétera!

Le Boss nous avait chargés, Zèbe Roberge épi moé, de ramener les deux chevaux. Nous v'la partis tous les deux en traîne avec Belzémire dans les ménoires, et le grand noir qui nous suivait par derrière. On descendait grand train, quand, à un endroit qu'on appelle la Fourche, v'là ty pas la jument qui se lance à bride abattue à gauche, au lieu de piquer à droite le long de la rivière.



Nous v'la donc partis tous les deux en traîne.

Zèbe tire, gourme, cisaille : pas d'affaires ! la gueuse de Belzémire filait comme le vent. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Enfin laissons-la faire, que je dis ; on rejoindra la rivière plus loin.

On fit ben sûr cinq bonnes lieues de ce train-là, et je commencions à trouver la route longue, quand on aperçut une maison.

“Bon ! que j'allais dire, on va pouvoir se dégourdir un peu les éléments !”

Mais j'avions pas fini d'ouvrir la bouche que Belzémire était arrêtée dret devant la porte.

—Quins! que dit Zèbe Roberge, on dirait que la guevalle connaît les airs, elle a pourtant jamais rôdé par icitte.—

Comme il achevait de dire ça, v'la la porte qui s'ouvre, épi qu'on entend une petite voix claire qui disait :

—Quins! c'est la jument à M. Baptiste! Voyez donc si elle est fine, a se reconnaît, elle qu'est jamais venue dans le jour...

—Tais-toi, pi ferme la porte! cria une grosse voix bourrue partie du fond de la maison.

A sentait le lutin, c'est ben clair

L'année d'après, qui c'que vous pensez que je rencontre dans le fond du Cul-de-sac, à Québec? Baptiste Lanouette dit Pain-d'épices, avec sa pipe au bec, comme de raison, épi gréyé d'un grand chapeau pointu qui me fit penser tout de suite à celui que j'avais vu sus la tête du lutin, à la rivière au Chêne.

Y me racontit qu'il avait ben manqué d'en attraper un, dans la même écurie où's que moi pi Zèbe j'avions vu le nôtre; si ben que le chapeau en était resté dans les mains.

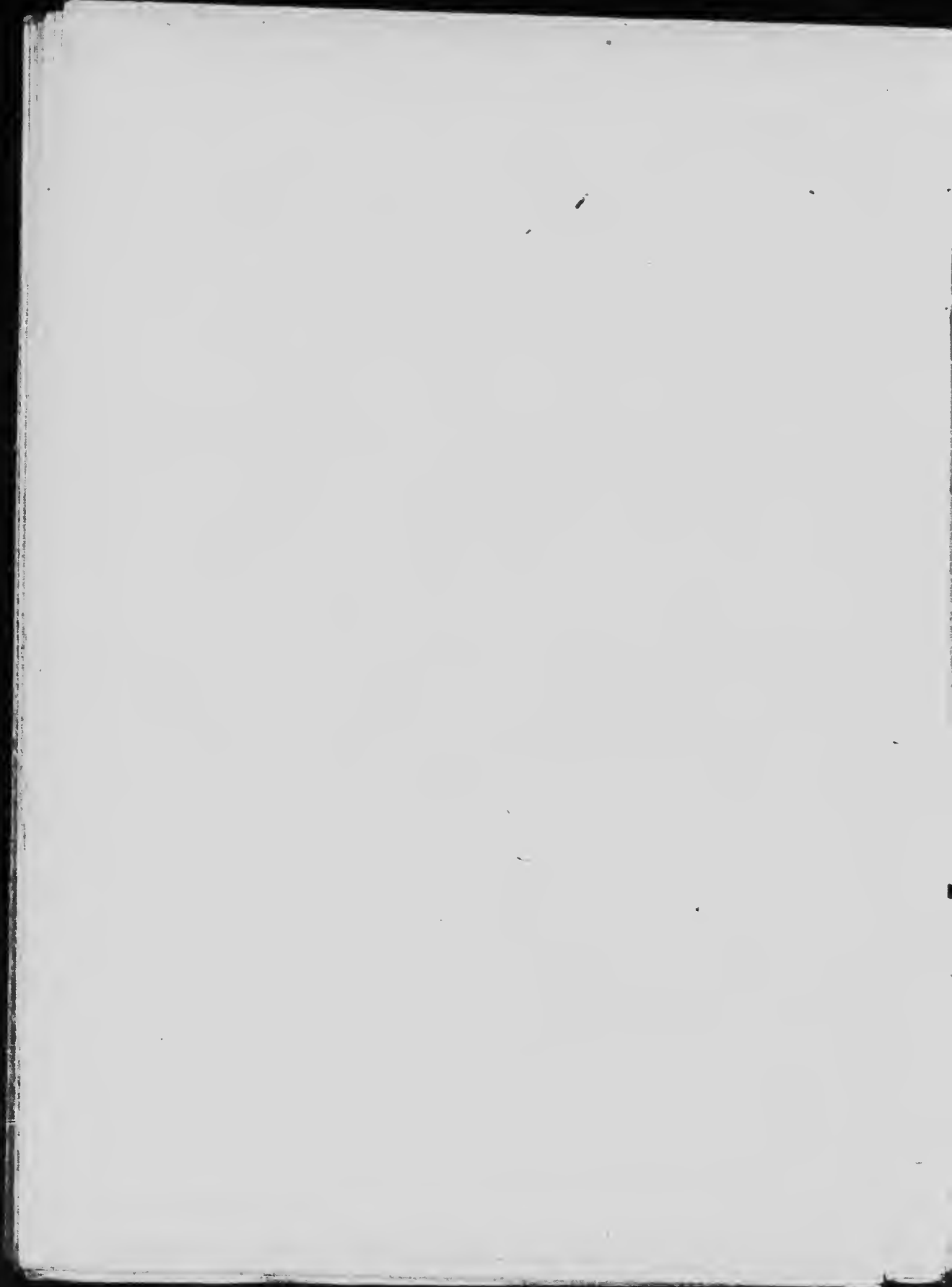
Je l'avais ben reconnu tout de suite, allez!

Diable de pain-d'épices, dites-moi! Encore un peu... y serait ben riche à c't'heure.

Si jamais vous passez par les Foulons du Cap-Blanc, les enfants, demandez Baptiste Lanouette, et perlez-y de d'ça: vous verrez si Jos Violon est un menteur!

Louis FRECHETTE.

FORTUNÉ BELHUMEUR





Il est bon quelquefois d'être sourd.

Nous sommes en 1777, l'année même de l'établissement de l'imprimerie française à Montréal, c'est-à-dire quatorze ans depuis la conquête de ce pays par les Anglais, et à la veille de la pleine lune de décembre, en tirant vers Noël.

Voilà pour la date aussi exacte, aussi précise qu'a pu se la rappeler le héros même de ce récit, un aimable et vigoureux vieillard de quatre-vingts ans, qui n'avait jamais fait de philosophie, mais dont la mémoire et la science historique se passaient très bien des registres de la Chine et de beaucoup d'autres.

Voici maintenant pour la température; car il est tout à fait important de ne rien omettre, même dans un conte.

Nous déclarons donc solennellement que la soirée où s'ouvre cette histoire, il fait un temps affreux, abominable, une horreur de temps; il fait, en un mot, une de ces effroyables tempêtes de neige qui donneraient à croire que la fin du monde est proche.

Avec votre permission, lecteurs, nous allons à l'instant vous crayonner en quelques lignes, le portrait — d'après nature — de l'acteur principal des scènes comiques, drôlatiques et très véridiques qui vont suivre.

Il s'appelait Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans-Chagrin.

D'une stature imposante, et carré à proportion, M. Bellehumeur aurait figuré avec avantage au premier rang d'une de nos compagnies de milice. C'est assez dire qu'il était bel homme. Malheureusement l'ensemble de sa physionomie était quelque peu gâté par un nez pyramidal, gigantesque, impossible, couvrant une partie de son visage d'une ombre éternelle. Mais hâtons-nous de dire que ce léger défaut était racheté par un front large et élevé sur lequel croissait une forêt de cheveux longs et bien plantés, toujours soigneusement entretenus, et que M. Fortuné Behlumeur se ra-

menait gracieusement au milieu du dos pour en former, suivant la mode d'alors, une queue invariablement ornée d'un ruban rose, avec une coquetterie toute féminine.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un seul mot des yeux de M. Fortuné,—ces deux miroirs de l'âme, suivant la psychologie.

M. Fortuné Bellehumeur avait les plus beaux yeux du monde, très vifs, pétillants d'esprit et de malice. Le fait est qu'il aurait pu en revendre au procureur le plus madré, le plus subtil et retors de son temps; ce qui, soit dit entre parenthèse, lui servait infiniment dans son commerce assez étendu de fourrures.

Ajouterai-je, chers lecteurs, que M. Belhumeur était toujours mis avec une certaine recherche, quoi qu'il frisât la quarantaine ?

Mettons-lui, pour ce soir, un de ces habits à larges basques, avec des poches comme des gouffres, telles qu'en portent les marquis et les docteurs de comédie, une veste très longue, des culottes courtes en velours noir, une belle et bonne paire de grandes bottes, chaussure si propice pour un pareil temps, et vous pourrez vous faire une idée assez exacte de ce qu'était, en l'an de grâce 1777, à la veille de la pleine lune de décembre, M. Fortuné Bellehumeur.

Si ma mémoire n'est pas trop infidèle, je crois me rappeler qu'Horace a dit quelque part :

.....Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi atque mentiendi aequa potestas.

Ce qui, traduit en langue vulgaire, signifierait que les conteurs ont le droit d'aller aussi vite que le télégraphe.

Nous allons donc nous transporter, d'un trait de plume, à quinze ou vingt milles d'ici, entre St-Sulpice et Repentigny, au beau milieu du chemin du roi George III, le même qui fut forcé de reconnaître l'indépendance des États-Unis six ans plus tard,—c'est-à-dire en 1783,—et nous retrouverons, à quatre heures et quarante-sept minutes du soir, M. Bellehumeur dit Sans-Chagrain en très mauvaise humeur, et pestant contre la neige, contre le vent, contre les chemins, contre sa jument, et enfin contre lui-même.

* * *

Par saint George! grommelait entre ses dents M. Fortuné Bellehumeur, tout en ramenant par-dessus son nez interminable l'épaisse fourrure de son capot et en se renfonçant dans ses robes de buffle, qu'avais-je besoin de quitter sitôt la *Claire-Fontaine*, à Lavaltrie, où j'aurais vécu comme un coq en pâte jusqu'à près cette tourmente?... Bon! voilà encore un tourbillon de neige qui me bouche l'oeil droit, et me ferme l'oeil gauche... Pour peu que cela continue, je vais devenir aussi aveugle que le chantre de l'Iliade ou l'infortuné Bélisaire... Allons, voilà que je commence à rouvrir les yeux et cependant je n'y vois goutte!... Et dire qu'à l'heure qu'il est, au lieu de me faire cahoter et rompre les os, il n'aurait tenu qu'à moi de demeurer

rer mollement étendu sur un sofa... Ah ça! mais il y a donc des appartements à louer dans le chemin du bon roi George III!... Quelle route et quel temps!... Pour un rien je me laisserais dégringoler au bas de la côte, et j'y attendrais patiemment le retour du soleil et d'un zéphir moins impétueux, tapi dans la neige comme un ours blanc...

Tandis que M. Fortuné se livrait à ce monologue, il lui sembla apercevoir tout à coup, au détour de la route, une brillante illumination, apparaissant au sein de la nuit, à quelques arpents devant lui. C'était l'auberge du *Lion d'or*, située à mi-chemin entre St-Sulpice et Repentigny, et dont les touristes peuvent encore à l'heure qu'il est, voir les ruines imposantes sur l'ancien chemin du roi.

Allons, la Grise! fit-il en allongeant un vigoureux coup de fouet à sa jument, allons... encore un coup de collier, et dans cinq minutes je te promets de l'avoine à pleine mangeoire et du repos jusqu'à demain.

Quelques moments après, M. Fortuné Bellehumeur arrêta sa carriole devant l'hôtel du *Lion d'Or*, tenu par M. Sagamité, et son oreille n'était pas médiocrement flattée d'entendre s'échapper de l'intérieur, malgré le sifflement de la tempête, les sons joyeux du violon se mariant au bruit du tambourin.

Ah! ah!... il paraît qu'il y a noce et festin céans, nous voilà bien arrivé, pensa M. Bellehumeur en se hâtant de mettre son cheval dans l'écurie; entrons, et vive la joie!...

* * *

Mais comme la plupart des joies d'ici-bas, hélas ! cette joie que M. Fortuné se promettait d'avance menaçait d'être courte, s'il faut en juger d'après les premières paroles qu'il échangea avec l'hôtelier :



Puis il étendit les mains sur la tête de l'hôtelier.

—Monsieur... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, se mit à dire M. Sagamité avec le ton d'un homme convaincu de son importance, mais je suis désolé du contretemps. Nous marions aujourd'hui M.

Romulus Plumitif, le fils unique de M. César-Auguste Plumitif, qui est proche parent du frère à l'oncle de M. notre curé, avec Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité Beaubec, et je vous garantis qu'il est impossible que vous vous arrêtiez ici. Ce sont des gens qui font bien les choses; ils ont retenu toute la maison. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il m'est impossible de vous recevoir. Ma bonne vérité, je crois pas qu'il me reste assez de place pour *cabaner* un chat de deux mois...

—C'est très bien, maître Sagamité, fit M. Fortuné Bellehumeur, en coupant court à l'éloquence de l'hôtelier, vous êtes trop bon, mille fois trop bon, M. Sagamité;... vous êtes une vraie providence pour les voyageurs... Mais où donc est la salle à manger?... Je ne suis pas un personnage difficile comme il y en a tant, qui ne trouvent jamais rien de bon... Je m'accommode fort bien d'une nourriture saine et abondante, et je me sens très disposé à rendre hommage à l'excellence de votre talent culinaire... Mais où donc est la salle à manger?...

Eh quoi? pensait M. Sagamité, dont la figure passait en ce moment par toutes les gradations d'un simple étonnement à un hébêtement profond; eh quoi? est-ce que ce grand diable d'homme est sourd?...

—Où est la salle à manger?... répétait M. Bellehumeur d'une voix de tonnerre. Où est la salle à manger?... Et saisissant en même temps M. Sagamité d'un bras d'Hercule et le faisant pirouetter deux fois sur lui-même, M. Bellehumeur se précipita dans la cuisine, se promettant bien de soutenir son rôle de sourd jusqu'au bout.



Oa n'entre pas ici!....

Puis M. Fortuné Bellehumeur, se redressant de toute sa hauteur dans une attitude qui ne manquait pas de majesté, étendit les deux mains au-dessus de la tête de l'hôtelier, comme pour le bénir, et lui débuta le dis-

cours suivant d'un ton cadencé et solennel, mais si rapide que M. Sagamité ne put remplacer un seul mot :

— Je vois avec plaisir, M. Sagamité, que votre cuisine est parfaitement tenue. Je dirai plus... par la variété des mets que vous faites cuire, il m'est évident, clair et patent, manifeste et visible, c'est-à-dire hors de tout doute possible présent et à venir, que vous avez à cœur de plaire à tous les goûts. En effet, *de gustibus non est disputandum;... tot capita tot sensus...* ce qui signifie clairement que chacun n'a pas le même appétit, ou bien que tout le monde n'aime pas le veau.

Je remercie aussi le saint patron des voyageurs de m'avoir conduit, ce soir, sous votre toit hospitalier, où vous tenez toujours, — avec une prévoyance au-dessus de tout éloge, — des chambres en réserve pour les voyageurs attardés, ce qui peut arriver à tout le monde, et de cette manière vous réduisez à néant, vous pulvérisez, vous annihilez ce déplorable proverbe que tous les gens qui voyagent ont en horreur : *Tarde venientibus ossa*.

— Monsieur ! il ne s'agit pas de tout cela, cria M. Sagamité d'une voix perçante : je vous dis et je vous répète qu'il n'y a pas de place ici pour vous.

— Ne vous dérangez pas, M. Sagamité, ne vous dérangez pas de vos occupations ; je saurai bien trouver moi-même la salle à manger...

Et M. Fortuné Bellehumeur se dirigeait vers la salle de danse, quand maître Sagamité laissant précipitamment dindes et broches, courut se suspendre à la queue et aux basques de l'orateur, lui criant à travers les oreilles, de toute la force de ses poumons :

—On n'entre pas ici!... Ma maison a été retenue en entier pour la noce à M. Romulus Plumitif et Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité Beaubec... et pour leurs parents et amis... et pour les amis de leurs amis.

—*Vade retro, Satanas!* riposta M. Bellehumeur; et d'un revers de main, il envoya l'infortuné Sagamité rouler dans sa cheminée en décrivant de nouveau plusieurs pirouettes. Puis, le front haut, la démarche assurée,—ainsi qu'un chevalier sans peur et sans reproche,—M. Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans-Chagrin pénétra dans la salle occupée par les gens de la noce, et sans s'occuper le moins du monde des danseurs qui dansaient un cotillon, alla se planter près de la cheminée où brûlait un excellent feu, devant lequel il se plaça imperturbablement,—le dos à la braise,—et se mit à considérer l'assemblée du regard le plus paternel et le plus courtoisement bienveillant.

* * *

Le violon venait de donner son dernier coup d'archet, lorsque M. Sagamité, le visage outrageusement barbouillé de sauce et de suie, fit irruption dans la salle, et d'une voix étranglée par la colère et l'indignation, se mit à beugler en apostrophant chacun des invités par ses noms et prénoms, à la façon des héros d'Homer :

M. Romulus Plumitif!

M. César-Auguste Plumitif !

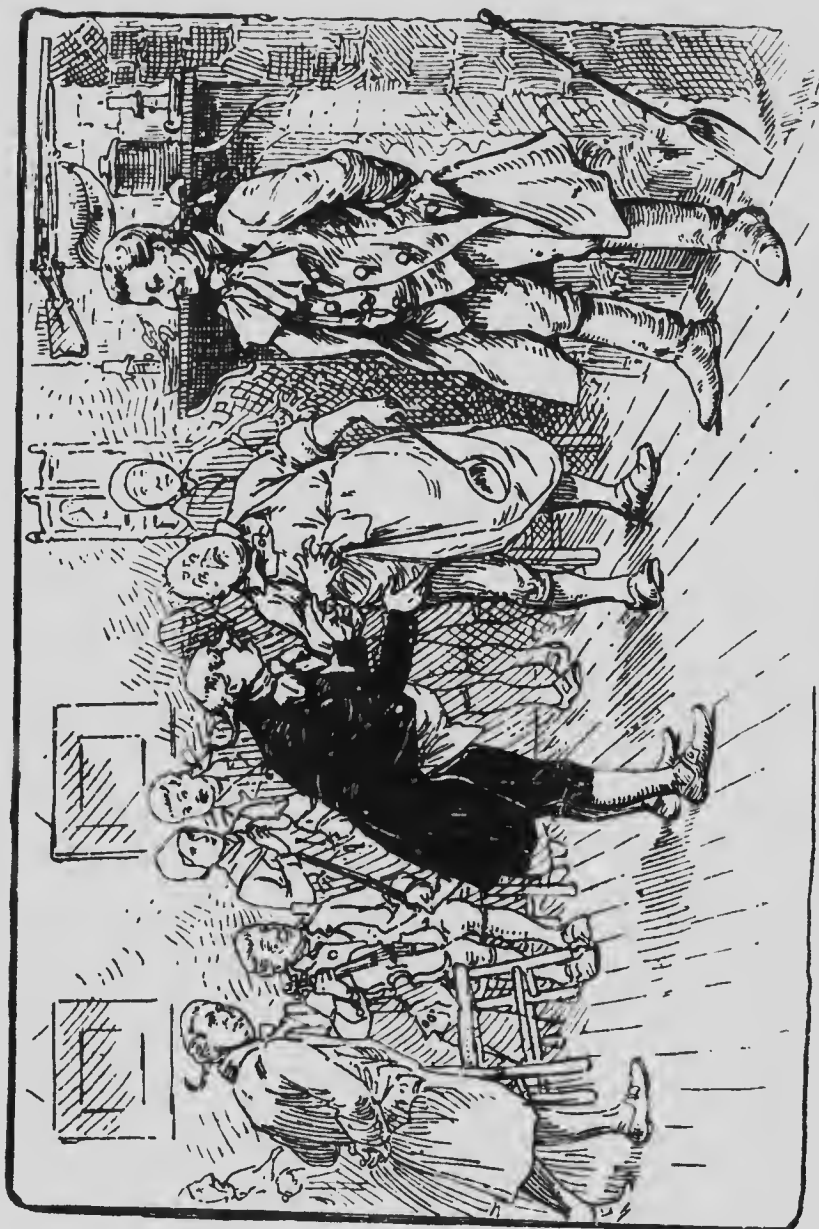
M. Beaubec !

Mame Beaubec !
Mamselle Prudence-Perpétue !
M. Balthasar Matou !
Mame Matou !
M. Nicodème Quénoche !
Mame Quénoche !
Mamselle Turlurette !
M. Colas Bisencoin !
Madame Bisencoin !
Mamselle Torticoli !
Mame Titiche !
M. François Piquebois !
Mame Piquebois !
Mamselle Boursaille !
M. Athanase de La Barbotière !
Mame de La Barbotière !
Mamselle de La Barbotière !

Je vous prends à témoins que ce grand homme qui se chauffe contre la grille est entré ici malgré moi... et que je lui ai déclaré que vous étiez une société privée... et qu'il n'a voulu entendre ni hue ! ni dia !... vu qu'il est affreusement sourd... Essayez vous-même de lui parler, vous aurez peut-être plus de chance que moi !...

Une immense stupéfaction accueillit ce discours, pendant lequel chacun s'était assis ; mais bientôt un silence profond, solennel, se répandit dans toute l'assemblée.

Tous les yeux s'étaient fixés sur M. Fortuné Bellehumeur, qui, le dos tourné au feu, les jambes et les



Tous les yeux s'étaient fixés sur M. Fortuné Bellehumeur.

basques écartées, avait un faux air du colosse de Rhodes, et continuait à promener, du haut de sa grande taille sur tout l'auditoire étonné, un regard paternel empreint d'une bienveillance sans bornes et d'une exquise courtoisie.

Il y avait déjà trois minutes et quarante-cinq secondes que durait ce silence profond pendant lequel on aurait pu entendre le vol d'une mouche, quand M. César-Auguste Plumitif père, s'armant de tout son courage, se décida à se lever, et marchant douze pas en cadence du côté du feu, vint s'arrêter, à une distance respectueuse, en face de M. Fortuné; puis, se levant sur ses pointes, lui tint à peu près ce langage, d'une voix légèrement émue qu'il cherchait à rendre aussi forte que possible, en se faisant un porte-voix avec les deux mains, comme s'il se fût agi de héler un navire voguant à grande distance :

—Monsieur est 'assurément un étranger, certainement ?....

Mais M. Fortuné Bellehumeur ne répondit pas plus qu'une souche.

—Je gagerais, en vérité, que Monsieur est un étranger ?... continua M. César-Auguste, avec plus d'assurance, en haussant le volume de sa voix.

Nouveau silence.

Cette fois, M. César-Auguste se mit à crier de toutes ses forces :

—Je gagerais bien un louis que Monsieur n'est pas du pays ?....

M. Fortuné feignant enfin de s'apercevoir qu'on lui

parlait, répondit tout à coup d'une voix à casser les vitres :

— Mon défunt père, Machabé-Timothée-Barnabé Bellehumeur dit Sans-Chagrin, commerçait dans les peaux, et depuis vingt ans je fais comme lui, pour vous servir.

— Monsieur Bellehumeur est sourd comme un pot, exclama la galerie.

— Ah ! queu nez !...

— Ah ! quel nez !...

— Quel grand nez !...

— Queu long nez !...

— Romulus ! chante-nous donc la chanson...

— Quelle chanson ?

— Mais tu sais bien... la chanson que tu chantais le printemps dernier, sur mon épinette, et qui nous a tant fait rire :

Ah ! quel nez ! ah ! quel nez...

Vraiment j'en suis démonté...

Lecteurs, si vous n'êtes pas condamnés à entendre cette effroyable chanson, rendez-en grâces à ce pauvre M. Sagamité, qui avait profité de cet intermède comique pour se débarbouiller, donner un dernier coup d'oeil à la table et finalement venir annoncer que le souper était servi.

* * *

C'est ce qu'attendait avec une vive impatience M. Fortuné Bellehumeur. Sans demander la permission

à personne, il alla présenter son bras à Melle Torticoli, d'une façon fort civile; mais avant qu'elle fût revenue de sa surprise, il l'avait transportée au bout du poing, comme une plume, dans la salle du festin. L'assistance n'avait pas encore pris place que déjà M. Bellehumeur s'était emparé de la soupière et offrait la soupe aux convives, d'une manière vive et dégagée, opération fort délicate qu'il termina en ayant soin de ne pas s'oublier.

M. Fortuné Bellehumeur mangea donc comme quatre et but à l'avenant, ce qui ne l'empêcha pas de commettre des coq-à-l'âne et des quiproquo invraisemblables, pour le plus grand plaisir de l'aimable société. Celle-ci pourtant ne pouvait pas lui pardonner tout à fait une intrusion aussi inqualifiable.

* * *

Cependant l'archet et le tambourin avaient attaqué de nouveau leurs notes les plus vives et les plus dansantes.

M. Fortuné Bellehumeur était trop galant pour ne pas prier Melle Torticoli de lui faire l'honneur d'un menuet.

M. Fortuné Bellehumeur dansa donc avec Melle Torticoli, et profita habilement du tohu-bohu et de la confusion de la danse suivante pour disparaître complètement à tous les regards.

* * *

Or, donc, chers lecteurs, pendant que la noce dansait, piétinait, trépignait et se trémoussait dans le



M. Fortuné Bellehumeur entendit qu'on grattait à sa porte.

grand salon du *Lion d'Or*, M. Fortuné Bellehumeur avait tranquillement enfilé l'escalier; et la première chose qui frappa sa vue, en arrivant sur le palier du premier étage, fut une chambre à coucher assez spacieuse et d'apparence très confortable, dans laquelle pétillait un bon feu de grille.

M. Bellehumeur y entra, et, après avoir poussé le verrou, s'y installa comme s'il n'en avait jamais eu d'autre de sa vie.

—Ah! brigand de Sagamité! tu me disais effrontément que tu n'avais pas de coin pour loger un chat de deux mois... et tu possèdes des appartements comme celui-ci!... un lit princier!... des chaises et des fauteuils rembourrés! un tapis qui donnerait envie à se coucher dessus, n'était le duvet de ce matelas!... Scélérat, va!... Voyons, tirons ce fauteuil et causons un peu avec nous-même. c'est encore le plus sûr moyen d'avoir toujours raison et de ne point se contredire.

Sur ce, M. Fortuné Bellehumeur poussa en face du feu un vaste fauteuil de cuir, s'y laissa choir de tout son long, et les pieds solidement appuyés sur les chenets, déboutonna sa veste et se mit à rêver et à débiter tout ce qui lui passa par la tête, à propos des heureux époux qu'il venait de contempler.

I. Le mariage est une loterie, et il n'est pas donné à tout le monde de tirer un bon numéro.

.....
.....

XXXVII. Les rebecs et autres instruments de gente et moult agréable musique qui servent aux esbats

joyeux et fôlasteries du premier jour de certaines noces, cachent desboires et cuisants desplaisirs plus amers et aspres au goust que fiel de chouette et de masle de grenouille, seschés au soleil dans la canicule.

.....

 LXV. La femme est l'oeuvre la plus admirable, la plus étonnante de la création, quand elle n'a pas de défauts.

.....

* * *

M. Fortuné Bellehumeur en était peut-être à son centième paradoxe, lorsqu'un bruit de pas général dans l'escalier l'avertit que la noce allait se coucher.

Bientôt, en effet, elle se trouva réunie toute entière sur le palier, et M. Fortuné eut la bonne fortune d'entendre ce qui suit :

—Bonsoir, madame Romulus Plumitif...

—Bonne nuit, M. Romulus Plumitif...

—Bonsoir... bonsoir, madame Matou...

—Par ici... M. Matou, par ici... du même bord que madame Piquebois et Melle Boursaille.

—Allons, bonne nuit, ma chère petite dame...

—Bonsoir, M. Romulus!...

—A demain, madame Bisencoin!....

—Au revoir, M. Bisencoin...

—Bonsoir, Melle Torticoli... ne faites pas de mauvais rêves...

—Bonsoir ,M. de La Barbotière... Bonne nuit, madame et Melle de La Barbotière.

—Madame Titiche, suivez madame de La Barbotière...

Enfin, il ne resta plus sur le palier que M. Plumitif père avec son épouse et M. Sagamité. Bientôt M. Fortuné Bellehumeur entendit, avec une joie féroce, que l'on tâtonnait et qu'on grattait à sa porte... puis une clef joua dans la serrure et essaya, mais en vain, de l'ouvrir, pendant quelques instants.

—Dépêchez-vous donc, M. Plumitif, disait madame Plumitif, ouvrez donc... vous me faites geler...

Mais M. Plumitif avait beau s'efforcer d'ouvrir la porte, la porte ne s'ouvrait pas....

M. Plumitif père allait donner la clef à son épouse, quand une voix forte et menaçante, partant du fond même de la chambre, prononça ces mots :

—Par tous les cent diables d'enfer! y aurait-il des Bostonnais dans l'établissement ?

—T'iens! mais c'est bien l'homme au grand nez qui est dans notre chambre, exclama madame Plumitif, la mère, vous n'avez qu'à voir!... C'est bien drôle tout de même... Il parle des Bostonnais... Pour qui nous prend-il ?

—Soyez tranquille, madame Plumitif, dit M. Sagamité, vous allez voir que je le ferai bien sortir.

Et M. Sagamité se mit à crier, par le trou de la serrure, de toute la force de ses poumons :

—M. Bellehumeur!... M. Bellehumeur!... dormez-vous?... réveillez-vous!... Vous savez bien que vous n'avez pas de chambre!

Pendant tout ce temps, M. Bellehumeur se déshabillait le plus tranquillement du monde.

—M. Bellehumeur!... M. Bellehumeur!... c'est moi!... Je suis M. Sagamité... Pan! pan! Pif!... paf!...

Et M. Sagamité, en désespoir de cause, s'était mis à attaquer la porte à grands coups de talon de botte.

—Mon Dieu! M. Sagamité... vous allez réveiller tout le monde, disait madame Plumitif. Vous savez qu'il est sourd comme trente-six pots, ce terrible homme-là.... Tenez, voilà déjà quelqu'un qui vient... C'est Mme Titiche avec Mlle Turlurette.... Ah! sainte croix bénite! voilà bien qu'il arme ses pistolets!.... L'entendez-vous, M. Plumitif?... Il parle encore des Bostonnais... Pour sûr, il va nous arriver malheur... Venez-vous-en, M. Plumitif!... Je me meurs de peur...

En ce moment, chers lecteurs, M. Fortuné Bellehumeur s'est tout à fait mis au lit; et aussitôt qu'il entend s'éloigner les époux Plumitif, flanqués de maître Sagamité, il leur envoie, comme fiche de consolation, ces aimables paroles :

Bon soir, mes très chers amis... Bonne nuit, monsieur et madame Plumitif... Bonsoir, M. Sagamité... Quel dommage que l'heure soit si avancée, sans cela je vous aurais priés d'achever la chanson, sans épinette, dont je n'ai encore entendu que le refrain :

Ah! quel nez!... ah! quel nez!
Vraiment j'en suis démonté...



C'est bon !... C'est très bien, très bien...

Et sur ce, lecteurs, M. Fortuné Bellehumeur enfonça son bonnet de nuit sur ses yeux, rabattit la couverture jusqu'au-dessus de la bouche, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil.

* * *

Le lendemain, dès le point du jour, M. Sans-Chagrin *attelé* et prêt à partir, hélait, de la rue, l'hôtelier, d'une voix à réveiller les morts.

— On y va, monsieur... On y est... Nous voici!... Et M. Sagamité apparut sur son perron, la carte à la main.

— Combien vous dois-je ?

— Sept livres dix sols.

— Très bien, fit M. Bellehumeur glissant un écu de trois livres dans la main de l'hôtelier.

— C'est encore quatre livres dix, mon cher Monsieur.

— C'est bon... C'est bien, très bien. M. Sagamité, je ne marchande jamais dans une maison où j'ai été bien servi, et j'ai pour règle invariable de ne pas accepter de change... Vous le donnerez au garçon.

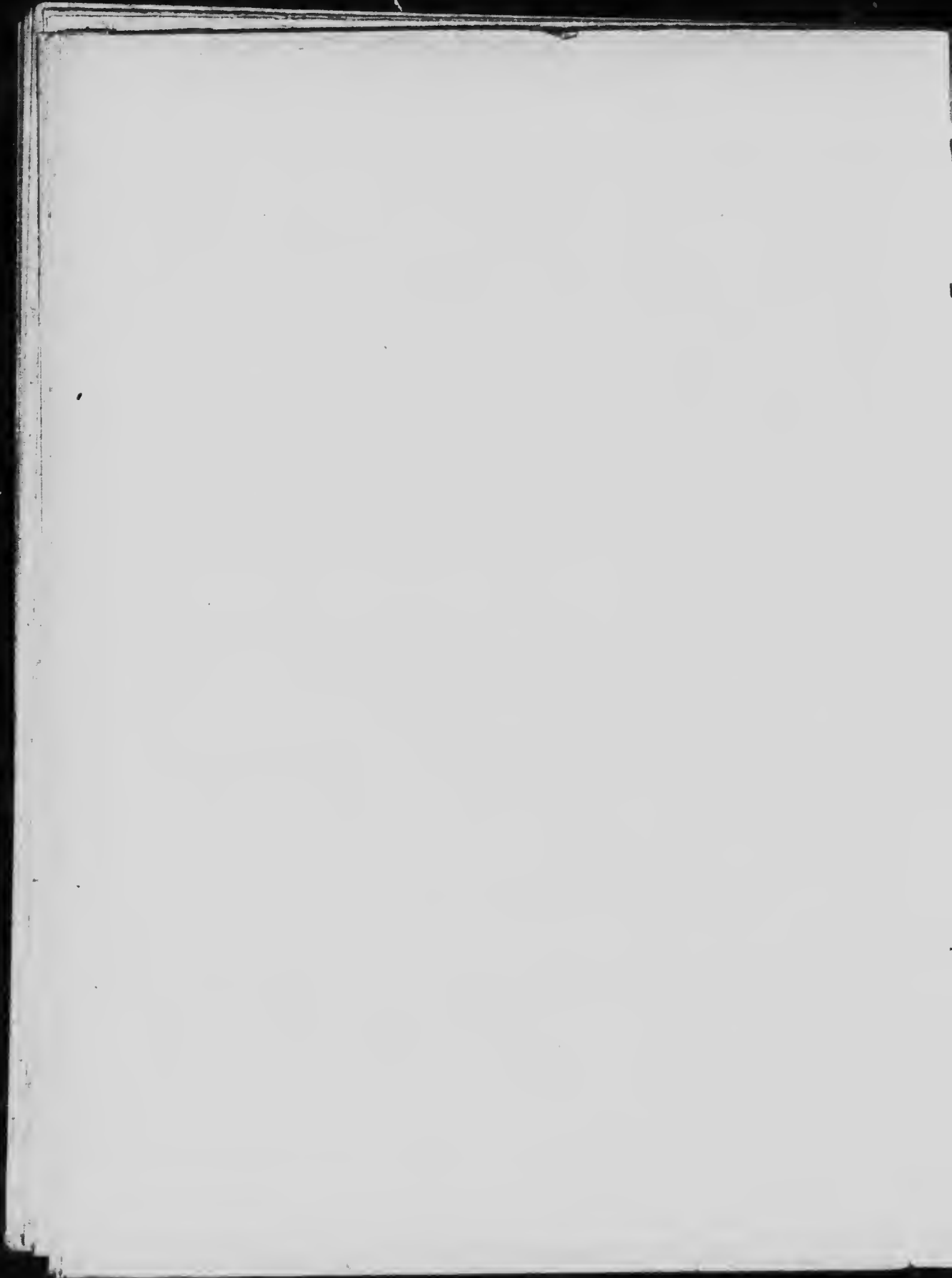
En disant ces derniers mots, M. Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans-Chagrin fouetta son cheval et partit comme un boulet de canon, riant dans ses barbes de la figure du pauvre Sagamité, et très content de toute sa personne, voire même de son nez; car s'il est vrai, comme a dit le bonhomme La Fontaine,

Que c'est double plaisir de tromper un trompeur,

Il doit être, je crois, au moins tout aussi doux
De se moquer des gens qui se moquent de nous.

Paul STEVENS.

**LA LÉGENDE DU ROCHER
DE PERCÉ**





Ah ! le beau voyage que celui de la Gaspésie, et quels horizons nouveaux il nous révèle à mesure que ses rivages se déroulent et fuient devant nous.

Le sol de la Gaspésie, à l'instar de celui de la Malbaie, n'a pas été bouleversé par d'affreux cataclysmes et des pics sourcilleux ne percent pas ses nues. C'est la nature au repos, souriante et belle, riche d'une luxuriante végétation.

C'était en 1896 que je fis cette promenade dont le souvenir compte aujourd'hui parmi les plus doux et les plus poétiques du passé.

Je ne me lassais pas, de la dunette de l'*Amiral* où je passais mes jours entiers, d'admirer le panorama qui se dressait devant moi, en se renouvelant sans cesse.

Cette mer ardente, réfléchissant le ciel azuré, ces myriades de bateaux-pêcheurs portant tous la voile triangulaire et de couleur rouge ravissaient ma fantai-

sie, et, donnant libre cours à mon imagination, je songeais aux voiles latines voguant sur les eaux bleues de la Méditerranée, tandis que les pêcheurs jetaient leurs filets aux sons de quelque saltarelle entraînante.

Ici, aussi, on recueillait les *frutti di mare*, ⁽¹⁾ qui devaient fournir le pain et les choses nécessaires à la vie. Les pêcheurs de la Gaspésie avaient donc toute l'analogie désirable avec ceux de Procida, et, sans hérésie, le cœur pouvait rêver de Graziella...

Soudain, se dressa là-bas, dans une majestueuse splendeur, un énorme monolithe, déposé là comme par l'enchantement d'un puissant magicien. A l'une des extrémités de cette masse de pierre, est pratiquée une vaste porte naturelle, en forme d'arche, à travers laquelle, la mer encore, la mer toujours apparaît avec des perspectives d'infini. Tout de suite, devant ce saisissant spectacle, le voyageur devine qu'il est en face du Rocher de Percé.

Des milliers de goélands et de cormorans fixent leurs nids sur ce roc aride. La sirène de notre bateau jeta aux échos un cri long et strident. Aussitôt le rocher sembla s'animer, une nuée d'ailes noires et blanches frémissaient dans les airs; des cris aigus se firent entendre et prirent le son des clameurs de protestations.

"Pourquoi, disaient-ils, troubler notre solitude et nos amours!"

Lentement, le bateau contourna la masse immen-

(1) Fruits de la mer.

se pour que nous en puissions examiner jusqu'aux moindres aspérités...

—Votre plume de journaliste n'a-t-elle pas là un sujet tout trouvé? dit une voix près de moi.

Et levant les yeux vers mon interlocuteur, j'aperçus la fine et intelligente figure de sir Adolphe Champleau, qui faisait sur le même steamer que moi, le voyage de la Gaspésie.

Parions, continua encore l'éminent homme d'Etat, que je puis ajouter à la copie, par le récit de la légende du Rocher de Gaspé.

—Oh! m'écriai-je, il y a une légende! J'aurais dû m'en douter. Que je serais donc heureuse de la connaître!

—Eh bien, dit-il, la voici telle qu'on me l'a racontée dans ma jeunesse. Seuls, les noms des héros ne sont peut-être pas authentiques, mais ils aident beaucoup à l'intelligence du récit.

Et au déclin d'un beau jour d'août, la voix d'or de sir Adolphe me raconta ce qui suit:

"Au temps où le drapeau fleurdelisé flottait haut et fier sur les bastions de Québec, un jeune officier français appartenant à la fine fleur de la noblesse, et dont le régiment était stationné à Versailles, fut appelé à quitter son pays et les plaisirs de la cour pour aller combattre dans la Nouvelle-France, les ennemis de la colonie naissante, les féroces Iroquois.

"Le vaillant chevalier n'avait pas un instant à perdre, car ordre lui était donné de s'embarquer sur le vaisseau qui devait, dans quelques jours à peine, faire voile de Saint-Malo pour le Canada.



“Le devoir et l'honneur lui commandaient de partir et pour leur obéir, il devait fermer l'oreille à une voix tout aussi impérieuse et pressante, celle de l'amour.

“Et cet amour n'était pas prodigué en vain. Le chevalier Raymond de Nérac était aimé comme il aimait, et, en avait reçu le tendre gage des lèvres d'une jeune fille de naissance égale à la sienne, aussi vertueuse que belle, aussi digne de mériter les hommages qu'elle était susceptible de les inspirer.

“Nous passerons rapidement sur la scène touchante des adieux et les serments de fidélité qu'échangèrent les tristes amoureux.

“L'espoir d'un retour prochain animait l'âme du chevalier de Nérac et rendit moins déchirants les derniers baisers. Cependant, les années se succédaient aux années et de Nérac n'était pas rappelé.

“La chronique de l'époque ajoute qu'un rival tout-puissant employait son influence à la cour pour que l'on gardât le jeune chevalier dans la Nouvelle-France, espérant que les années et l'éloignement effaceraient son image du cœur de la jeune fiancée.

“Mais l'absence qui éteint une affection inconsistante et légère ne fait que fortifier un amour sincère, et, un jour, il fut décidé que Blanche de Beaumont irait rejoindre son fiancé de l'autre côté de l'Océan et que leur mariage serait célébré dans la Nouvelle-France.

“Un matin de juin, Blanche, accompagnée de son oncle qui avait reçu du roi la permission de faire la traite des pelleteries, partit pour aller rejoindre le fiancé qui l'attendait avec tant de courage depuis si longtemps.

“Les amis et les parents versèrent des larmes amères sur le départ de la jeune fille et des vœux ardents

furent formulés pour une heureuse traversée. Blanche, tout à son amour, ne versa pas un pleur, et sa petite main agita sans trembler son mouchoir blanc jusqu'à ce que le navire qui la portait eût disparu à la vue de tous.

"Une partie de la traversée s'effectua dans les plus heureuses conditions, et déjà l'on espérait voir bientôt les côtes de la Nouvelle-France, quand, tout à coup, surgit à l'horizon, un vaisseau d'allure singulière que l'on reconnut pour être un des vaisseaux-pirates qui sillonnaient alors les mers.

"L'attaque du côté de l'ennemi se fit si prompte, et le vaisseau-pirate fondit avec tant de vitesse sur le gallion français que celui-ci n'eut guère le temps de se préparer à la lutte.

"Les Français se battirent donc en désespérés et le combat devint terrible tant par l'opiniâtreté des assaillants que par la valeur de leurs adversaires.

"Deux coups de canon avaient fait tomber les deux grands mâts du vaisseau français et rendaient toute manoeuvre presque impossible.

"Bientôt l'abordage se fit et les grappins furent jetés au milieu d'un feu bien nourri de canon, de mousqueterie et de grenades. Les corsaires allèrent les premiers à l'assaut, le pistolet au poing et le couteau entre les dents. D'abord les Français eurent quelque avantage, et par trois fois repoussèrent les ennemis et les forcèrent de quitter leur pont et leur gaillard.

"Les pirates allaient se retirer pour la dernière fois, quand le capitaine du corsaire donna ordre à

ses officiers d'aller fermer les écoutilles et les ponts afin d'empêcher ses gens d'y chercher refuge et de les contraindre à se battre jusqu'à ce qu'ils soient victorieux ou qu'ils meurent....

"Une rage féroce s'empara alors de l'équipage qui se rua avec une furie sans nom contre les malheureux Français. Ceux-ci, abandonnant tout espoir, ne se battaient plus que pour l'honneur du drapeau, aimant mieux encore succomber dans la lutte que de rester vivants entre les mains de leurs farouches ennemis.

"Au milieu de ce tumulte sanglant, Blanche de Beaumont, comme un ange secourable, allait des blessés aux mourants, prodiguant à tous des soins intelligents et parlant à ceux qui allaient quitter la terre des récompenses éternelles qui attendaient ceux qui combattent noblement pour Dieu et la patrie. Ses pieds glissaient dans le sang, comme elle allait ainsi dans son œuvre de charité et de dévouement, et devant cette scène pleine d'horreur elle sentait parfois son cœur défaillir... Elle eut la triste et suprême consolation de recevoir le dernier soupir de son oncle, blessé mortellement à la poitrine, et de lui rendre les derniers devoirs. A ce moment même, où le visage baigné de larmes amères, elle fermait pieusement les yeux de son parent, le capitaine du vaisseau, qui se trouvait près de notre héroïne, reçut sur la tête un coup de mousquet si violent qu'il lui fracassa le crâne et que la cervelle rejaillit sur elle. C'en était trop; la jeune fille s'affaissa parmi les morts et les mourants, privée de sentiment.

“Le vaisseau français désarmé, ras comme un ponton et hors d'état de résister plus longtemps, dut enfin se rendre.

“Blanche de Beaumont fut considérée comme une trop belle part de butin pour être mise à mort et le capitaine du vaisseau pirate la réclama comme sa part.

“Le désespoir de la jeune fille, lorsqu'elle eut repris ses sens, fut indescriptible, mais ni ses pleurs, ni ses supplications ne purent attendrir son ravisseur.

“Il la voulait pour sa femme, répondait-il à toutes ses prières.

—Je ne suis pas libre, cria Blanche de Beaumont. Je suis fiancée, ajouta-t-elle fièrement, à Raymond de Nérac, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, capitaine au régiment de France, et n'aurai jamais d'autre époux que lui.

—Où donc ce beau chevalier demeure-t-il? demanda sarcastiquement le capitaine des pirates.

—Dans la Nouvelle-France, dit Blanche, où l'honneur et le devoir lui commandent de rester.

“Une pensée diabolique traversa à ce moment, l'esprit de ce monstre, et comme sa captive refusait de l'écouter ou de l'accueillir auprès d'elle, il commanda à l'équipage de faire voile pour Québec, afin de torturer son innocente victime par la vue de l'endroit où son cœur l'appelait, sans jamais lui permettre d'y descendre, ne fût-ce qu'un seul instant.

“Blanche fut enfermée dans une étroite cabine où on la garda sous la plus étroite surveillance.

“Un jour, cependant, on lui permit de monter sur le pont, ce fut pour apercevoir la terre, une terre couverte de vastes forêts et de la plus luxuriante végétation.

—“Voici la Nouvelle-France, lui fut-il dit, avec un méchant sourire.

“La Nouvelle-France! ce pays qu'elle voulait faire sien par adoption, où l'attendait l'écu de ses rêves et de son cœur! Et pourquoi son cruel ravisseur l'y amenait-il? L'affreuse vérité se fit jour dans son esprit et sa douleur fut si grande que sa raison s'effondra devant l'épreuve terrible qui l'attendait encore. S'échappant des mains qui la retenaient, elle se précipita dans la mer.

“Ce fut en vain qu'on chercha à la sauver; les vagues miséricordieuses la dérobèrent à ses ravisseurs et gardèrent à jamais l'infortunée Blanche de Beaumont.

“Un voile sombre était aussi tombé sur l'équipage et le vaisseau avec la disparition de la jeune fille. Les matelots superstitieux disaient qu'ils avaient perdu leur bonne fée et d'étranges pressentiments agitaient tous les esprits. Le capitaine lui-même regrettait sa malheureuse victime et n'ouvrait plus les lèvres que pour faire entendre les plus sinistres imprécations.

“Le jour qui suivit la mort de Blanche de Beaumont, le vaisseau, poussé par un vent très fort, arriva près du Rocher de Percé.

“Tout l'équipage demeura stupéfait à la vue de cette masse immense de rochers, et le capitaine, mû par quelque puissance secrète, commanda d'en ap-

procher d'aussi près qu'on le pourrait faire sans danger.

"Tous les yeux étaient portés sur cet étrange phénomène, quand, soudain, ils virent paraître sur le point culminant du rocher, tout vêtu de blanc, le spectre de Blanche de Beaumont, leur captive et leur victime.

"Les mains levées au-dessus de sa tête comme dans une malédiction suprême, l'apparition semblait si terrible qu'un cri de frayeur s'échappa de toutes les poitrines. Bientôt, le spectre abaissa ses mains dans la direction du vaisseau et à ce moment, tous ceux qui étaient à bord et le vaisseau lui-même furent changés en une masse compacte de rochers.

"Ce rocher étrange conserva toujours la forme d'un vaisseau à toutes voiles, situé à l'entrée de la rivière, près du Cap des Rosiers et fut connu sous le nom du Vaisseau-Fantôme ou du Vaisseau naufragé.

"Petit à petit, sous l'assaut constant des vagues, le rocher se désagrégea; morceau par morceau, il s'effrita, mais il en reste encore assez cependant aujourd'hui pour marquer l'endroit où se trouva le Vaisseau-Fantôme et pour rappeler sa légende.

"C'est ainsi que fut vengée la mémoire de Blanche de Beaumont.

"La légende ne nous dit pas les angoisses de la longue attente du beau chevalier de Nérac, ni son anxiété, ni son désespoir quand, un jour, il dût renoncer à revoir sur la terre celle qu'il avait tant

aimée, mais les cœurs sensibles, que cette légende touchera, peuvent le conjecturer aisément.

“Ce que nous savons seulement, c’est que quelques mois après la lugubre catastrophe, le capitaine de Nérac mourut bravement dans une rencontre avec les Iroquois, et les amoureux furent enfin réunis dans la mort.”

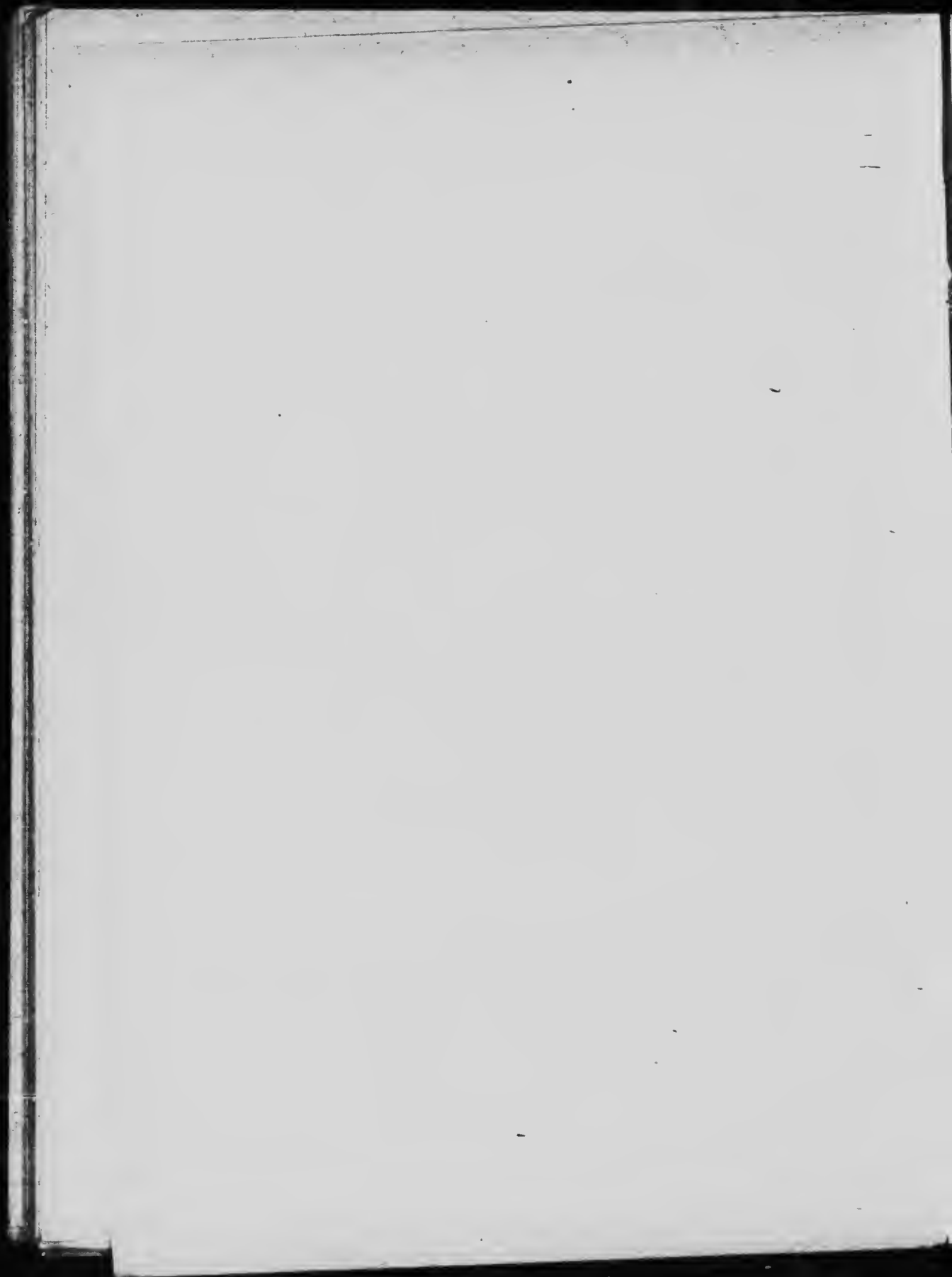
On dit encore que, lorsque les brouillards s’élèvent sur la mer et qu’ils entourent le Rocher Percé, lui donnant alors toutes sortes de formes fantastiques, l’on peut reconnaître les ombres des deux amants, qui reviennent sur la terre s’assurer que la malédiction dont a été frappé le vaisseau-pirate pèse toujours sur lui et qu’elle y restera jusqu’à la fin du monde.

Telle est la légende du Rocher de Percé.

Telle, elle m’a été racontée au déclin d’un beau jour d’août, alors que, au loin, sur la mer, pleurait le vent du large...

FRANÇOISE.

GRENON, L'HERCULE DU NORD.



GRENON, L'HERCULE DU NORD.

La force physique a toujours été en si grande admiration que chaque peuple s'est ingénié à se créer des héros dont la puissance était incalculable.

A diverses époques, nos pères ont senti le besoin d'avoir de ces prototypes de la force que leur imagination invoquait, et sur le compte desquels ils pouvaient relater des faits qui ébahissaient les auditeurs, inmanquablement. Ces héros populaires portaient, autrefois, les noms de Grenon, de Montferrand, de Grenache, mais entre ces trois rois du muscle, il serait difficile de ne pas accorder la palme à Grenon. Celui-ci vécut dans les dernières années de la domination française et au commencement de l'occupation anglaise, et il a joui, alors, d'une gloire si incontestée que durant son vivant on lui décerna le titre d'Hercule du nord.

Pour plusieurs, le mot "hercule" ne devrait s'appliquer qu'à des hommes aussi extraordinaires par leur stature que par leur force, c'est-à-dire à des colosses ou des géants. Il n'en est pas ainsi. Un hercule est un homme fort, mais pas nécessairement un Beupré.⁽¹⁾ Charles Rousselle, de Lille, France, qui au 18ème siècle fut surnommé, lui aussi, "l'Hercule du nord", dut son titre plutôt à la beauté de ses formes

(1) Géant canadien mort il y a quelques années.

et à sa forte musculature qu'à sa taille qui était exiguë. Grenon, tout ordinaire qu'il fut d'apparence, pouvait accomplir des exploits tellement prodigieux que le titre d'Hercule lui convenait parfaitement et la postérité le lui conservera.

Je viens de dire que rien n'annonçait dans Grenon une vigueur physique plus qu'ordinaire. Cela frappait même tellement que la plupart de ceux qui l'ont connu ont mentionné ce fait. Grenon était sec et de la taille d'un "homme du commun". Son torse, il est vrai, était velu et les muscles lui saillaient sur les os comme des câbles lorsqu'il les contractait, mais cela n'a pas paru suffire à expliquer, à la masse de ses contemporains, la puissance phénoménale dont il disposait et qui les épouvait autant qu'elle les étonnait.

Voilà pourquoi la plupart de ses chroniqueurs ont attribué à sa force une origine diabolique. Pourtant le paisible et patient Grenon n'abusa jamais de sa force. Loin de là, il se refusait souvent à l'exhiber. Peut-être aussi, en paysan madré et malin, jouissait-il intérieurement du respect craintif avec lequel on l'accueillait, et préférait-il laisser croire aux autres qu'il lui fallait une aide surnaturelle pour accomplir ses exploits prodigieux.

Quoi qu'il en soit, je vais maintenant vous servir le plat copieux des anecdotes que j'ai recueillies sur Grenon. A l'exception d'une seule, toutes sont extraites des "Mémoires" de M. de Gaspé. Cet auteur dit les tenir de l'hon. de Sales Laterrière, de son fils P. A. de Gaspé, et de divers habitants de la Baie Saint-Paul ou des environs. Ajoutons, pour que nul

ne l'ignore, que la Baie Saint-Paul est une très ancienne paroisse du comté de Charlevoix, sise sur une petite baie de la rive nord du Saint-Laurent, en face de l'Ile-aux-Coudres.

Voici une des premières prouesses de Grenon. M. de Gaspé la croit véritable, parce qu'elle lui a été racontée par plusieurs témoins oculaires :

"Grenon fit rencontre un dimanche, dans les bois, d'un jeune ours, gros comme père et mère; l'animal voulut fuir à son aspect, mais l'hercule le considérant de bonne prise, lui livra bataille, le terrassa, finit par le saisir par la nuque et arriva avant la messe à la porte de l'église de la Baie Saint-Paul avec son prisonnier, où de nombreux spectateurs furent témoins de cette scène assez nouvelle pour eux. Il paraît que le maître de nos forêts canadiennes goûtait peu cette manière de voyager, car Grenon dit en arrivant : le gredin n'aime guère la société des honnêtes gens; il s'accrochait avec ses griffes à tous les arbres et racines qu'il trouvait à sa portée.

L'inspection des lieux convainquit bien vite les curieux de la vérité de ces dernières paroles : jeunes pousses d'arbres et racines auxquelles l'ours s'était accroché, jonchaient le chemin qu'il avait parcouru."

* * *

"Un jour qu'il avait fauché des jones sur les grèves de la Baie Saint-Paul, avec plusieurs habitants, son cheval, surchargé de fourrage vert, ne put monter les formidables côtes qu'il avait à franchir. Grenon

détèle son cheval, allume sa pipe, s'assied près du chemin et se met à fumer tranquillement.

—Que vas-tu faire? lui dit un de ses amis.

—Je vais laisser reposer ma bête, fit Grenon, et je ne suis pas en peine qu'elle montera bien sa charge ensuite.

Sur ce, les autres partirent. A la nuit, un des habitants revint sur les lieux et se cacha près d'une clôture pour voir comment Grenon et son cheval se retireraient d'affaires. Mais les cheveux lui vinrent à pic sur la tête, quand il vit Grenon monter les épouvantables côtes de la Baie Saint-Paul, au pas ordinaire, en traînant seul sa charrette, tandis que son cheval suivait la charge en se régaland de quelques gueulées de foin qu'il arrachait de la voiture. Le curieux voulut alors fuir, croyant que c'était le diable en personne qu'il voyait, lorsque Grenon qui le reconnut, lui cria: "Malheur à toi si tu en parles!" Toute la paroisse a toujours pensé que Satan seul pouvait être doué d'une telle force".

* * *

"Vous devez avoir vu, me dit, une fois, mon ami l'hon. P. de Sales Laterrière, quelques-unes des anciennes cheminées que l'on construisait au bon vieux temps ?

—Oui, fis-je, il y en avait une semblable dans la cuisine de mon grand-père au manoir de Saint-Jean-Port-Joli, dans laquelle un arbre entier pouvait flamber à l'aise!

—On en construisait une semblable, reprit monsieur Laterrière, pour le presbytère de la Baie Saint-Paul, huit à dix hommes vigoureux avaient renoncé à poser le manteau, pierre énorme de six pieds de longueur, sur dix-huit pouces de hauteur et huit pouces d'épaisseur; car le plus difficile n'était pas de la lever de terre mais de l'asseoir sur les deux jambages d'une élévation de quatre à cinq pieds au-dessus de l'âtre de la cheminée. Les manoeuvres avaient donc renoncé à cette rude tâche, lorsque voyant passer Grenon, un d'eux lui cria :

—Toi qui es fort comme un taureau, viens donc nous aider à mettre en place le manteau de la cheminée !

—C'est l'heure de mon déjeuner, ainsi que du vôtre, fit Grenon : je vous donnerai un coup de main quand nous aurons fini notre repas.

Ils se séparèrent sur cette assurance, mais Grenon revint sur ses pas quand il furent éloignés et posa seul la pierre....

Après leur retour, les maçons ne manquèrent pas d'attribuer cette prouesse à sa majesté satanique, malgré les réclamations des femmes d'une maison voisine qui affirmaient qu'elles avaient vu Grenon entrer et sortir seul du presbytère après leur départ et sans que le diable l'accompagnât. J'avais déjà entendu parler de ce tour de force, mais j'ignorais les dimensions de cette pierre dont le souvenir s'est conservé, je vois, jusqu'à nos jours, parmi les habitants des Laurentides."

* * *

Abandonnons M. de Gaspé pour un moment afin de donner place à une anecdote qui va nous montrer Grenon sous un autre jour. Cette intéressante page est reproduite de l'“Abeille” de 1859 :

“Lorsque la flotte anglaise remonta le fleuve, au mois d'août 1759, elle mouilla à l'Ile aux Coudres, la veille de l'Ascension, et elle remplit les habitants d'une si grande frayeur, que la plupart des femmes, passèrent à la Baie et allèrent se cacher dans les bois, avec les familles de cette paroisse, qui ne s'élevaient pas alors à un cent. On sait d'ailleurs, que le gouvernement français avait donné l'ordre de faire évacuer cette Ile ainsi que celle d'Orléans. Ces familles restèrent ainsi cachées, jusqu'au commencement de septembre, avec M. Chaumont. Les hommes seuls sortaient, le plus souvent, la nuit, pour veiller à leurs travaux des champs et élever des fortifications de sable sur le rivage. On voit encore aujourd'hui ces fortifications que l'on appelle les Canons.

Le capitaine Gorham qui commandait cette expédition dit, dans son rapport, n'avoir eu qu'un seul homme tué, mais on assure que plusieurs eurent le même sort, et qu'on les jeta dans l'étang de la chapelle, près duquel nombre de coups de fusil furent échangés, à l'endroit appelé la Pointe d'Aulne.

Les Anglais firent deux prisonniers, Tremblay, des Eboulements, et Jean-Baptiste Grenon, de la Baie Saint-Paul. Ils les amenèrent tous deux à bord, les mains liées derrière le dos.

Tremblay était petit et grêle, mais doué d'un grand courage : il rugissait de se voir ainsi les mains liées et livré aux insultes, aux railleries d'une troupe de soldats rendus furieux par les avanies que leur avaient causées de pauvres diables de paysans armés, tout au plus, de quelques vieux fusils. Grenon, lui, marchait tranquillement, baissant le front sous son malheur, et recevant sans sourciller les crachats qu'on lui jetait au visage. Seulement, lorsqu'une pointe de baïonnette lui piquait trop rudement les reins, qu'il sentait son sang couler sur son corps, il s'arrêtait pour regarder le lâche qui l'avait ainsi maltraité, et le plus souvent, ce seul regard mettait le bourreau en fuite ou le laissait confondu.

C'est que Grenon était d'une force surhumaine, et que, comme tous les hommes ainsi puissamment trempés, il était froid, calme et patient.

Maudits habits rouges ! démons d'enfer ! brulôts du diable ! tueurs de femmes ! hurlait incessamment Tremblay, aux oreilles de ses tourmenteurs qui ne comprenaient pas ses paroles, mais qui comprenaient bien sa colère et s'en amusaient à gros rires.

Mais il fallait à ces trois cents braves, que vingt hommes mal armés avaient, de leur propre aveu, tenus en échec, pendant deux heures, il leur fallait, dis-je, un plus ample divertissement. A peine ont-ils mis le pied sur leur navire, qu'ils s'emparent de Tremblay, le font asseoir sur une de ces planchettes, sur lesquelles les matelots se hissent au haut des mâts pour les réparer ou les astiquer, suivant le besoin. Trop faible pour opposer aucune résistance, Tremblay se laisse

hisser jusqu'aux plus hautes vergues. Arrivé à cette hauteur, deux matelots se saisissent de lui et le précipitent à la mer, au milieu des cris et des hurrahs forcenés de leurs compagnons restés sur le pont.

Grenon a vu son pauvre ami tournoyer dans l'air et venir s'aplatir sur les vagues; un éclair de vengeance a passé dans ses yeux. On repêche à la hâte le malheureux Tremblay, on le remonte sur le pont, tout pantelant, tout brisé et respirant à peine. Mais, sans lui donner le temps de se remettre, on le hisse de nouveau sur la planchette et le même jeu va recommencer.

Arrêtez, misérables! s'écrie Grenon, vous allez tuer cet homme! Et d'un brusque mouvement, il rompt les liens qui lui saisissent les poignets, culbute cinq ou six soldats qui le séparent de son ami, et leur dit à tous: "Maintenant, venez lui toucher"!

Il y avait tant de fermeté dans son attitude, les soldats qu'il avait couchés par terre d'un seul mouvement de ses bras avaient été tant rudoyés, que le capitaine Gorham, admirateur passionné de la force physique, s'empresse d'intervenir.

—Laissez cet homme tranquille, dit-il à ses soldats, en désignant Tremblay, et vous Grenon, venez avec moi.

Grenon se calme, redevient doux, et livre de nouveau ses mains aux chaînes. Content d'avoir sauvé son ami, il suit le capitaine dans sa cabine.

Gorham lui offre un verre d'eau-de-vie, cause avec lui de sa force extraordinaire, palpe ses muscles de fer et reste stupéfié en présence d'une si belle machine humaine.

Ce tête-à-tête de Gorham et de Grenon avait duré moins d'un quart d'heure, et lorsque le pauvre prisonnier revint sur le pont, son ami Tremblay avait disparu. Il s'avance au pied du mât où il l'a laissé à demi-mort. Les soldats qui s'y trouvent réunis lui livrent passage, mais à peine est-il auprès de la planchette, que dix des plus résolus se précipitent sur lui. Il a les mains liées et bien liées cette fois, il ne peut se servir de ses pieds, tant on le serre de près, il ne peut se défendre, mais il sent qu'il peut résister. Dix autres viennent se joindre aux premiers. Efforts inutiles ! Grenon reste debout, sous leur masse grouillante, il reste immobile, inébranlable comme un rocher sur lequel se tordent vainement les vagues.

Le bruit de cette lutte arrive aux oreilles du capitaine, qui survient soudainement, et fait lâcher prise aux assaillants.

Grenon paraît à peine ému, et le premier mot qui s'échappe de la bouche : "Qu'ont-ils fait de Tremblay", en s'adressant au capitaine ?

—Où est l'autre prisonnier ? dit alors Gorham, parlant à ses soldats.

Pas une réponse, pas un mot.

Gorham qui a compris, retourne cacher sa honte dans sa cabine.

Après l'intervention de Grenon, Tremblay avait été de nouveau hissé sur la planchette et précipité à la mer. A la troisième passe de ce jeu de cannibales, le pauvre Tremblay n'était plus qu'un cadavre qu'on laissa à la mer le soin d'engloutir. Un homme de moins, un crime de plus, qu'était-ce pour ces intrépides et généreux soldats ?

Dès que Grenon avait reparu, on avait tenté de l'asseoir à son tour sur la fatale planchette; on a vu comment il y échappa.

Cependant, la protection de Gorham ne le défendait pas contre les railleries, les insultes et les provocations de ses compagnons d'armes. Il résolut alors, pour le sauver, de le débarquer et de l'envoyer au Sault-Montmorency.

Là, un matelot robuste prenait plaisir à donner, de temps en temps, des chiquenaudes sur le nez de Grenon qui en pleurait de colère. Colère de lion que la mouche a piqué.

"Faites-moi délier les mains, dit-il au capitaine, donnez-moi une chance contre cet insolent."

Le capitaine acquiesça à sa demande, Grenon a les mains libres.

L'imprudent matelot veut continuer sa farce; mal lui en prend, car du revers de la main seulement, Grenon l'étend sur le plancher où il expire quelques minutes après.

Gorham, plein d'admiration, remit alors son prisonnier en liberté."

* * *

Dans l'anecdote suivante rapportée dans les "Mémoires", on voit que Grenon conserva sa force prodigieuse jusque dans un âge assez avancé, car il devait avoir tout près de 70 ans lorsqu'il accomplit l'exploit dont il est question. C'est M. Louis Fournier, un ami de l'auteur, qui a la parole:

"J'étais ici, à cette batture, il y a quarante ans, avec

mon frère Pierre que vous voyez, feu mon frère Michel et le défunt José Jean, lorsque nous vîmes venir du nord, un canot qui se dirigeait vers cette batture. C'est un de nos amis de l'Ile-aux-Coudres, qui vient nous rendre visite, dimes-nous. Le soleil venait de se coucher, le vent du sud s'éleva, en sorte que le feu allumé à la porte de notre cabane nous incommodait beaucoup : les flammèches, les charbons nous aveuglaient. Un de nous proposa alors d'aller chercher à une petite distance sur le sable un arbre de merisier afin d'en faire un coupe-feu. Mais, après bien des efforts (et nous étions pourtant des hommes tous dans la vigueur de l'âge), nous n'avions pas le poignet pourri et mon défunt frère Michel, surtout, était d'une force athlétique remarquable ; après bien des efforts, dis-je, il fallut, à notre courte honte, renoncer à notre entreprise ; outre que l'arbre était très pesant, les branches enfouies dans le sable à une assez grande profondeur, rendaient notre travail inutile.

Il était nuit close, et il faisait bien noir, quand celui dont nous attendions la visite arriva. C'était un petit vieillard chétif en apparence dont nous n'aurions pas donné quatre sols. Quoiqu'il nous fût inconnu, nous lui fîmes le meilleur accueil possible, et nous lui offrîmes de souper avec nous.

—Ce n'est pas de refus, dit-il, mais je ferai comme les sauvages, je vous laisserai aussitôt que j'aurai pris mon repas, car je ne veux pas perdre la marée montante pour me rendre à l'Ile-aux-Grues. Et puis, il ajouta : est-ce que vous n'avez pas de coupe-feu que vous vous laissez aveugler par les flammèches ?

—Il y a bien, lui dis-je, un arbre, le long de ce banc de sable, qui pourrait nous rendre ce service, mais il est si pesant que nous avons renoncé à le traîner jusqu'ici.

Le vieillard continua à fumer pendant quelques minutes tout en jasant avec nous, se leva ensuite; et grâce à l'obscurité, nous le perdîmes de vue. Quelle ne fut pas notre surprise, notre horreur, lorsque à l'expiration de quelques minutes, nous le vîmes revenir l'arbre sur l'épaule!

—Tenez, dit-il, en le jetant à terre, voici votre coupe-feu et nous souperons plus à l'aise. La pesanteur de l'arbre était telle que sa secousse en tombant près de nous, nous fit faire un bond d'un pied de hauteur. Nous crûmes fermement que c'était le diable en personne qui nous avait rendu visite, et nous le vîmes partir de grand cœur quand il eut soupé. Ce ne fut que le lendemain que nous apprîmes par Dufour, de l'Ile-aux-Coudres, que c'était le bonhomme Grenon, et non le diable qui avait soupé avec nous. Nous avions souvent entendu parler par les gens du Nord de sa force surhumaine, sans y ajouter foi, mais nous en fûmes cette fois convaincus. J'ai été depuis rendre visite au père Grenon, un brave homme s'il en fut, qui s'amusa beaucoup de la belle peur qu'il nous avait donnée."

* * *

Une dernière anecdote racontée, dit M. de Gaspé, par un farceur de l'Ile-aux-Coudres:

Grenon travaillait dans la forêt près d'un camp

sauvage avec un de ses amis; ce dernier, chargé de faire la cuisine, dit à Grenon, lorsqu'il vint dîner, qu'un indien d'une taille énorme lui avait rendu visite, avait soulevé le couvercle de la marmite dans laquelle leur soupe mitonnait, et avait fait une insulte à la dite soupe. Quoiqu'on n'en vît aucune trace, ce n'était pas moins un cruel et sanglant affront à leur potage. Grenon leva les épaules et dina d'assez mauvaise humeur. Mais le même sauvage continuant le même jeu pendant deux jours consécutifs, Grenon prit la chose au sérieux et dit à son compagnon: je garderai la cabane demain.

L'indien arriva à la même heure que de coutume et traita la malheureuse soupe avec autant de mépris que les jours précédents. L'hercule irrité saisit le sauvage par les jambes au-dessus de la cheville du pied et, s'en servant comme d'une massue, il en frappa un arbre avec tant de violence, à plusieurs reprises, que de la tête, des bras et du tronc de l'Indien, il ne lui resta que les jambes qu'il tenait en mains. Il est inutile d'ajouter que c'était celui des exploits de Grenon qui m'amusait le plus, lorsque j'étais enfant, et auquel j'ajoutais le plus de foi. Il est cependant permis de croire qu'il y a quelque chose de vrai dans cette anecdote si connue dans les Laurenides et que le sauvage paya cher sa gentillesse."

Les contemporains de Grenon s'accordent à dire que toute sa famille se faisait remarquer par une vigueur physique plus qu'ordinaire. Un de ses fils fit bonne figure parmi les voyageurs d'autrefois, mais

il paraît que c'est sa fille Marie, seule, qui hérita complètement de la musculature sans égale de notre hercule. Rapportons deux anecdotes sur ces dignes rejetons :

“Un des fils de Grenon, après un séjour de trois ou quatre années au service de la Compagnie du Nord-Ouest, retournait dans sa famille chargé de trophées sous la forme de plumets qu'il avait gagnés dans les luttes qu'il avait soutenues contre les Montferrand, ⁽¹⁾ les Monarque, les Dumouchel et autres fiers-à-bras redoutables, voyageurs des pays d'en haut. On informa son père, qui passait par hasard, que son fils venait d'entrer dans une auberge. Le père Grenon s'empressa d'aller le rejoindre, et voyant qu'il avait le dos tourné à la porte, il fit signe aux gens de la maison de ne rien dire, et, marchant à pas de loup derrière son fils, il lui prit la tête entre ses deux mains. Le fils fit des efforts inutiles pour se dégager de cette étreinte et s'écria : C'est mon père, il n'y a pas un autre homme dans le Canada capable de me tenir avec des pinces semblables.”

* * *

“En m'entretenant des prouesses du vieux Grenon avec un vicil habitant nommé Joseph Chartier, mon voisin à la campagne, écrit M. de Gaspé, je lui dis que l'on m'avait assuré que les filles même de cet hercule avaient des nerfs d'acier.

(1) Si le fils de Grenon s'est mesuré avec un Montferrand, ce ne peut être qu'avec le père du fameux Joseph, car ce dernier est né en 1802, tandis que le Grenon en question a dû naître entre 1750 et 1770.

—Je n'ai jamais connu le bonhomme Grenon, ni ses fils, me dit Chartier, mais quant à une de ses filles je puis vous en parler sagement. J'avais alors environ vingt-cinq ans, et c'était la première fois que je mettais le pied sur la terre du nord. J'arrivais à grands pas au pied des côtes épouvantables de la Baie Saint-Paul qu'il me fallait franchir, lorsqu'une jeune fille, chargée d'un paquet qu'elle portait sous ses bras, passa près de moi en trotinant. J'étais dans l'âge où l'on sait accoster proprement une *créature*, et je lui dis, après avoir ôté mon bonnet en la saluant jusqu'à terre : J'ai deux grâces à vous demander, mademoiselle ; d'abord, celle de me permettre de jouir de votre agréable compagnie aussi longtemps que nous suivrons la même route, et celle, ensuite, de vous soulager du paquet que vous portez. Vous voyez, monsieur, ajoute le père Chartier, que c'était parler poliment et comme un homme qui sait vivre avec le monde.

—Je vois, père Chartier, lui dis-je, que vous savez accoster une créature sans réplique, et qu'elle dut être sensible à vos politesses.

—Je n'eus point à m'en plaindre au début, répliqua le vieillard : elle me fit une belle révérence et me dit : C'est trop d'honneur que vous me faites de m'offrir votre agréable compagnie, et je l'accepte avec plaisir ; mais quant au léger paquet que je porte, ce n'est pas la peine de vous en embarrasser.

—Je n'ai pas été élevé parmi les Sauvages, que je lui répliquai ; les gens du sud connaissent les égards qu'ils doivent à la créature.

—Puisque vous êtes si galant, vous autres messieurs du sud, à ce qu'elle me dit, voici le paquet.

Etant sous l'impression, fit le père Chartier, que ce paquet enveloppé proprement dans une nappe blanche contenait de la laine ou tout au plus du linge, je voulus le prendre sans précaution, mais, à ma honte, il m'échappa des mains et tomba à terre.

—Faites excuse, à ce qu'elle me dit, c'est une gaucherie de ma part d'avoir laissé tomber ce paquet. J'étais rouge jusque dans le blanc des yeux, et me baissant aussitôt, ce fut à grand'peine que je réussis à mettre sur mes épaules son léger fardeau.

—Mais, dis-je au père Chartier, quel était donc le contenu de ce paquet?

—Une misère qui ne vaut guère la peine d'en parler, reprit le vieillard: c'était tout simplement un minot de sel.

Ça alla assez bien tant que nous marchâmes sur le chemin planche, mais lorsque nous fûmes dans les côtes, les sueurs m'abîmaient. Quand à ma compagne elle caquetait comme une pie; et tout en sautant sur un pied et sur l'autre, elle me faisait en ricanant des excuses de la peine que je prenais pour elle; ajoutant que les messieurs du sud du fleuve Saint-Laurent étaient beaucoup plus polis que ceux du nord.

Lorsque je m'arrêtais pour me reposer en montant les infernales côtes, sous prétexte de lui faire admirer quelques points de vue, elle me disait.

—Nous autres, montagnards, sommes si accoutumés à ce spectacle que nous n'en faisons aucun cas; mais tenez, monsieur, je suis un peu pressée, ma mère

m'attend, rendez-moi, s'il vous plaît, mon paquet, et je vais continuer ma route, tandis que vous jouirez des beautés de la nature.

Je rentrais en terre; la honte me donnait des forces et je répliquai que je ne voudrais pas me séparer d'une si aimable compagne; et je repris le collier de misère tout en haletant comme un chien qu'on fesse pour lui faire tirer sa charge. J'étais éreinté, lorsque nous arrivâmes, par bonheur, à un chemin de traverse. Je lui demandai alors de quel côté elle allait prendre, bien déterminé à gagner le nord-est si elle allait du côté sud-ouest. Nous finîmes par nous séparer; elle me fit encore une belle révérence, en me disant qu'elle n'oublierait jamais la galanterie des messieurs du sud.

Je l'envoyai, en moi-même, à tous les diables, et je fis une halte à la première habitation que je trouvai et où je demandai un vaisseau de lait, pour me rafraîchir, car la langue me desséchait dans la bouche.

Je m'enquis de la maîtresse de la maison si c'était, ici, le pays où les femmes sont plus fortes que les hommes; et je lui racontai mon aventure.

—C'est Marie Grenon, me dit-elle, en éclatant de rire; et elle vous aurait, au besoin, porté par-dessus son minot de sel et monté les côtes sans fléchir!...

Terminons en mentionnant que Jean-Baptiste Grenon était fils de Joseph Grenon et de Françoise Tinon, et qu'il fut baptisé à la Pointe-aux-Trembles de Québec, le 14 mai 1724.

A l'âge de 24 ans tout près, le 10 janvier 1748, il épousa Marie-Dorothée Fortin, à la Petite-Rivière,

paroisse voisine de la Baie Saint-Paul, et il vécut dans cet endroit jusqu'à sa mort.

De son mariage, d'après Mgr Tanguay, il paraît avoir été père de deux garçons et de cinq filles, mais il n'y a aucun doute que sa famille fut plus nombreuse que ne l'indique le "Dictionnaire généalogique." De nouvelles recherches et de nouveaux renseignements permettront peut-être de compléter plus tard la biographie de ce personnage qui mérite d'être mieux connu de tous ceux qui s'occupent de culture physique.

E. Z. MASSICOTTE.

LA VOIX DU PEUPLE



Il est admis aujourd'hui, dans tous les pays de régime démocratique semblable au nôtre, que c'est le peuple qui gouverne. Je ne veux pas contester cette demi-vérité, mais seulement faire remarquer par combien d'épreuves la volonté du peuple passe avant d'arriver à l'oreille des hommes placés au sommet de l'État et qui sont censés l'exécuter. Cette volonté est, du reste, divisée contre elle-même, puisque dans ces contestations où elle se manifeste et qu'on appelle les élections, un peu plus de la moitié seulement des voix—la majorité—finit par prévaloir. Il n'y a donc qu'une partie de la nation qui gouverne.

Pour arriver à cet idéal de justice qui ferait que la société se gouvernerait elle-même d'une voix quasi unanime, sans note discordante, il faudrait, disent les réformateurs qui attendent l'âge d'or, que tous les

hommes fussent également instruits, également éclairés pour pouvoir juger en connaissance de cause et faire ensuite connaître ce qu'ils pensent en fait de loi. Quelle folie ! comme si les gens instruits s'entendaient mieux que les ignorants ! Nous sommes loin de cet état de perfection et il ne faudrait pas trop s'en plaindre. On n'a pas d'idée de ce que serait ennuyeux un monde où tous les hommes seraient savants et fins. Il est déjà à peine supportable avec quelques rares individualités intelligentes, parce qu'elles arrivent presque toujours avec des prétentions supérieures à leur mérite. Une assemblée de grands génies serait une assemblée insupportable.

Donc, comme le peuple n'a pas la compétence qu'il faut pour juger les questions économiques et sociales sur lesquelles il doit exercer sa volonté, il devient la proie de conseillers qui cherchent à l'éclaircir mais qui ne réussissent, en vérité, qu'à épaissir les ténèbres où s'enfouit son intelligence. Il faut voir aussi avec quel vague, en temps d'élections, il regarde ces conseillers qui, sous prétexte de l'aider à gouverner, ne visent en réalité qu'à lui imposer leur façon de voir, le plus souvent.

Mais, dira-t-on, voici la presse, voici les journaux qui lui promènent la lanterne de l'intelligence autour de la tête. Certes, il aurait là un guide sûr si toutes les gazettes chantaient la même antienne, mais la division qui règne souveraine en ce monde, les partage en deux catégories de prophètes dont les uns poussent le peuple à hue et les autres à dia, et lorsqu'il se prépare à faire son choix entre deux députés, il peut lire

des opinions divergentes comme celles que nous reproduisons ici sur le compte d'un candidat qui s'offre au choix des électeurs.

Écoutons d'abord le journal côté gauche :

"M. Beauparlant a encore l'audace de poser sa candidature dans notre noble comté. Il nous semble que son expérience au Parlement aurait dû nous préserver d'une telle avanie, car il est parfaitement connu que durant quatre sessions il s'est rendu ridicule et a donné une petite idée de ses électeurs. Ce lourd personnage, chaque fois qu'il prend la parole, fait le désespoir de la Chambre. Ses collègues s'affaissent sur leur pupitre, ou s'en vont au comité de la pipe ; les ministres forcés de rester au poste bâillent et l'Orateur se pince pour échapper au sommeil. Si l'intérêt personnel ne l'attirait pas au parlement, il ne demanderait pas encore une fois à affronter les rires de la députation."

Voici maintenant le journal côté droit :

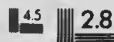
"Tous les électeurs ont appris avec plaisir que M. Beauparlant leur offre encore ses services. Notre représentant est un des rares députés qui se font écouter en chambre. Parfaitement renseigné sur toutes les questions, il jouit d'une influence de plus en plus considérable et l'honneur qu'il acquiert rejaillit sur notre comté. Aussi pent-il compter, au prochain scrutin, sur les suffrages de l'immense majorité des électeurs. D'une intégrité qui se fait de plus en plus rare, il ne remplit son mandat qu'en songeant aux intérêts de ses électeurs associés à ceux de son pays."

Comme ces articles sont bien de nature à renseigner le brave populo ! On dit que la lumière jaillit du choc



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1.4

1.5

1.6

1.8

2.0

2.2

2.5

2.8

3.2

3.6

4.0

4.5

5.0

5.6

6.3

7.1

8.0

9.0

10

11

12.5

14

16

18

20

22.5

25



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

des opinions. Je voudrais seulement voir l'étincelle qui s'échappe de la lecture de pareilles tirades.



On dit que la lumière jaillit du choc des opinions.

Il y a quarante ans, les élections se passaient souvent d'une façon plus pittoresque et aussi plus dangereuse que de nos jours. Bon nombre d'électeurs cherchaient à arriver à l'unanimité d'opinions en se lançant des

pierres et en échangeant des coups de manche de hache. Il n'était pas rare de ramasser sur le terrain les cadavres d'électeurs trop attachés à leur opinion, après une de ces rencontres électorales. Si l'éclair de la vérité était étrangère à ces chocs, il y avait des individus qui, grâce aux coups de bâton, voyaient trente-six chandelles.

Ces façons de manifester son opinion sont passées de mode chez le peuple avec la diminution de la foi politique; l'éloquence et l'argent sont aujourd'hui les leviers qui soulèvent l'électeur.

L'art d'arriver à saisir l'esprit du peuple est fort difficile et demande un long exercice. Un bon nombre des nôtres y excellent. Pour être un orateur populaire à succès, il faut avoir une façon de intarissable et une présence d'esprit qui ne faiblit jamais. Gare au malheureux candidat qui hésite; il est perdu. Il vaut mieux dire une bêtise que de ne rien dire du tout. Témoin l'aventure arrivée à un brave notaire, candidat



...Il y avait des individus qui, grâce aux coups de bâton, voyaient
trente-six chandelles

aux élections de 1863. Il avait pour adversaire un dé-
magogue de la plus belle venue. Le jour de la nomina-

tion nos deux candidats paraissent ensemble sur le husting. Le notaire prend d'abord la parole. C'est un homme à l'air respectable; sa voix est solennelle comme son air et il a le geste bénisseur. Au milieu de sa harangue, son chenapan d'adversaire l'interrompt pour lui poser cette question: "M. un tel, qui posez pour l'homme impeccable, où étiez-vous le soir du 24 novembre 1859?"

Le questionneur n'en savait rien, pas plus que le notaire, qui aurait dû répondre n'importe quoi, même: "Cela ne vous regarde pas"; mais notre homme hésite,



Un électeur occupé à tirer les oreilles d'un veau.

rougit et bafouille, se demandant s'il ne lui serait pas arrivé de faire une escapade ce soir-là. Ce n'était pas le temps d'un examen de conscience. Alors les malins parmi la foule de s'écrier: "Il répondra, il ne répondra pas." Le notaire désarçonné ne sut que dire et se retira au milieu des huées. Le soir il rentra sa candidature et plus jamais la fantaisie d'affronter un

auditoire populaire ne lui vint.

Il n'avait pas la présence d'esprit de ce candidat célèbre entre tous qui dans une réunion se voyant ennuyé par un électeur occupé à tirer les oreilles d'un veau, dans le but de faire crier l'animal — fâcheuse

concurrence à notre ami — s'écrie aux applaudissements de la foule: "Dites donc, vous, l'homme là-bas, faites donc taire votre petit garçon."

Il y a des *politiqueurs* à gage qui sont parfois durs aux orateurs dont l'opinion ne leur convient pas, surtout s'ils croient faire plaisir aux candidats qui les emploient. Pour ces individus maltraiter un beau parleur qui s'époumone au profit d'une cause quelconque, est une affaire des plus naturelles.

Un jour un digne citoyen, aujourd'hui juge d'une de nos Cours, adressait la parole au public du comté de S. Il débute par force compliments pour conquérir les bonnes grâces de son monde, puis il entre dans le vif de la question et l'on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'est pas de la religion du pays, comme le lui prouve cette question qu'il entend un de ses voisins espèce de fier-à-bras, poser au candidat de la partie adverse: "Écoute donc, c'est-y le temps de le descendre?" Il paraît que cette interpellation coupa court à l'éloquence du futur juge.

Un des moyens de persuasion que certains électeurs aiment le plus, c'est celui qui se présente sous la forme d'un bon billet de banque. Depuis longtemps la vivacité des opinions politiques s'est émoussée à l'usage. Il y a nombre d'électeurs qui préfèrent l'argent à l'argument le plus subtil et le plus éloquent offert. Il leur arrive souvent d'poser l'ultimatum: pas d'argent, pas de suisse, pas de majorité; avec des mots détournés de leur signification, ils arrivent à se faire comprendre. Au temps où je m'occupais d'élections, étant le directeur électoral de 36 comtés, un individu

vint me trouver à mon bureau. A ma question comment allaient les choses dans son comté, il me répondit : "Ça va très bien et je crois que nous allons gagner, mais ça manque d'organisation." Je fus un peu interloqué sur le sens du mot organisation, parce que je ne comprenais pas comment les choses pouvaient bien aller sans cela. C'est alors que mon homme me fit le geste du portefeuille vide, et je saisis son idée, à laquelle je n'étais pas cependant en état de correspondre.

A venir jusqu'à 1846, la lutte électorale durait longtemps, dans le Bas-Canada. La première loi concernant la matière décrétait que la votation irait jusqu'à trois jours dans les petits comtés et six dans les grands. On prétend qu'elle pouvait se prolonger beaucoup plus longtemps. Garneau dit que l'élection de Tracey contre Bagg, en 1832, a duré trois semaines. La règle était, que tant qu'il ne s'écoulait pas plus d'une heure entre l'enregistrement de deux votes, l'élection ne finissait pas. Il n'y avait qu'un bureau de votation pour tout le comté. De là de grands rassemblements et des rixes. C'est de cette façon que lord Sydenham fit battre La Fontaine à Terrebonne. Le bureau de votation avait été fixé à New-Glasgow, centre écossais où les électeurs canadiens ne pouvaient approcher sans se faire assommer.

La lutte électorale fait naître toute espèce d'expressions et de mots. Il y en a une dont je ne puis deviner l'origine, quoique sa signification soit bien connue; c'est le mot "télégraphe". Quels rapports y a-t-il entre l'individu qui vote frauduleusement sous le nom d'un autre, et la machine à transmettre les dépêches?

Un mot plus facile à comprendre, c'est l'expression : *il est gelé*, employée pour désigner le cabaleur la veille tout feu et flammes et aujourd'hui tout refroidi. Il y a un remède à ce mal, c'est la *braise*, c'est-à-dire l'argent. Rien de pareil à l'éclat réchauffant des pièces d'or pour chasser le froid.

De nos jours dans certains pays les luttes électorales deviennent de plus en plus compliquées. Toute espèce d'influences entrent en jeu pour dérouter et dominer le peuple exposé à force d'appels à ses convoitises, à ses appétits, à ses préjugés. C'est la répugnance à affronter les luttes qui se font dans ces conditions qui détournent tant de gens respectables de la vie publique. Raison de plus pour tenir compte de leurs sacrifices aux esprits élevés, dédaigneux de l'insulte, qui y restent.

Aux États-Unis, un homme qui brigue les suffrages populaires peut s'attendre à tout. On fouille sa vie privée et gare à lui si on peut déterrer quelques aventures scabreuses dans son passé. Cleveland et Blaine en firent l'expérience lors de leur lutte pour la présidence. En furetant dans les chroniques locales on avait découvert que Blaine avait eu une femme dont



"Blaine, Blaine, marry her again!"

le nom n'apparaissait pas aux registres de l'état civil. Donc...

Cleveland, lui, à la même élection, fut accusé d'être le père d'un enfant dont la mère n'était pas connue. Comme l'on sait, aux États-Unis, les politiciens organisent d'immenses processions dans les grandes villes, processions où l'on chante des couplets plus ou moins spirituels. Or, à cette élection-là les démocrates ennemis de Blaine, chantaient dans les rues, faisant allusion à sa femme mal mariée :

"Blaine, Blaine, marry her again!"

A cela les amis de Blaine répliquaient, en parlant de Cleveland :

"Pa, Pa, where is Ma?"

Vous comprenez l'effet de ces insanités clamées par des milliers d'hommes. Personne ne pouvait ignorer la tache vraie ou imaginaire qui souillait la vie de ces deux hommes.

Drôle de tactique qui commence par salir les candidats dont l'un doit le lendemain représenter toute la nation.

Malgré toutes les conditions, toutes les misères, toutes les turpitudes brassées dans la marmite électorale, quelques vérités arrivent à se faire jour, et 'est étonnant après tout et malgré tout, que le monde ne soit pas plus mal gouverné. La voix du peuple tout contrariée qu'elle est, pousse toujours au sommet un bon nombre d'hommes de valeur et des grandes individualités qui s'imposent en dépit de toutes les séductions électorales hostiles, et c'est ce qui rend possible le gouvernement basé sur le suffrage populaire.

A.-D. DECELLES.

.
e
-
-
,
s
-
-

t

r
r
s

-
a

-
e,
-
s
e
e
li
s
t





